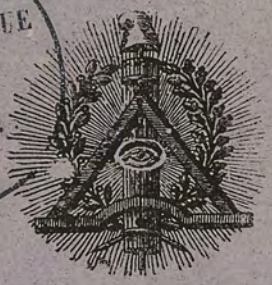
THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1265



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



de la Révolution Française ou les Juifs du 18e Siècle Brenz fecit 1818.

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.
FRATERNITÉ

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

ET BONAPARTE,

OU

LES GUISES

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

IMPRIMERIE D'ABEL LANOE.

PARIS.

Chez LOCARD et DAVI, rue de Seine, n.° 4.

1818.

PRÉFACE.

Le dix-huitième Siècle, c'est-à-dire, la révolution de la France, préparée par les désordres de la Cour du Régent et l'influence de la philosophie sur l'opinion publique, suivie des excès de la licence et du despotisme, et terminée par le retour du roi: tel est le sujet de cette tragédie.

Il est digne sans doute d'exciter l'intérêt; mais cet ouvrage peut l'inspirer par une autre cause.

L'art tragique a été cultivé et illustré dans trois genres différens. J'ose en essayer un quatrième.

Avant de me livrer à cette innovation hardie, j'ai dû examiner avec soin les genres déjà traités. On a dit souvent qu'il n'y en avait qu'un; qu'Aristote en avait donné les préceptes, et que les modernes l'avaient imité des anciens (1). Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on en a désigné deux, le classique et le romantique, et cette nouvelle erreur est aussi complète que l'ancienne. Il serait aisé de

(1) On a été superficiel long-temps dans l'examen des théâtres, le père Brumoy sur-tout; aussi dit-il que les anciens et les modernes ont un même but, même sujet, même économie. C'est bien l'aveugle qui juge des couleurs.

prouver que les Français ont établi un système dramatique entièrement différent de celui des Grecs (2), et que Shakespear en a conçu un système différent des deux autres; mais ne voulant pas m'étendre sur ce sujet, je vais seulement distinguer les trois genres avec précision.

Le théâtre ancien offrait le tableau des destinées de l'homme, sous la main de Dieu (3). La tragédie française est l'exposé des événemens sous le libre arbitre de l'homme; et le drame romantique est la peinture de la vie sociale, sous l'influence du cœur humain (4). J'ose tenter un genre nouveau, en retraçant la marche de l'histoire des hommes, sous la conduite de la Providence. (5)

---

(2) M. Suard l'a reconnu; il a dit que Corneille a offert un genre de spectacle qui n'a rien de commun avec la tragédie grecque. Malheureusement, il ne s'est pas attaché à développer cette pensée.

(3) Suivant M. Suard, « la tragédie ancienne est une cérémonie auguste et sacrée, destinée à retracer, aux yeux de la multitude, les grands exemples de la vengeance céleste. »

(4) « Qu'est-ce autre chose que cette suite de faiblesses travaillées par les passions, qui sont les ressorts ordinaires de nos drames et mélodrames? » Ceci est encore de M. Suard, qui a parfaitement vu et approfondi le théâtre.

(5) Cette pensée est celle de Bossuet, qui a composé son admirable discours, pour enchaîner l'histoire universelle à un ordre général, dirigé par la Providence.

C'est aussi la pensée de M.me Guyon, dans ce passage: « La conduite que Dieu tient à l'égard des hommes, est une con-

Il est évident que si ce genre est adopté et cultivé, on suivra avec intérêt le développement des siècles. Les desseins de Dieu sur les générations successives seront découverts, quand l'histoire sera ainsi résumée et réellement mise en action. On verra que les hommes les plus grands, que les instrumens du moteur du monde, et les événemens qui étaient extraordinaires aux yeux des mortels, paraîtront enchaînés naturellement à l'ordre général. Il me semble que cette étendue, ouverte devant nos regards, servira bientôt à élever nos pensées, en agrandissant le champ de nos réflexions.

J'ai choisi le dix-huitième siècle pour sujet de ce premier drame. Je me suis représenté ce siècle comme un homme.

Il m'a semblé qu'il avait été un véritable ambitieux, qui s'était livré, dans la jeunesse, à la débauche, pour se créer des compagnons de désordre; qui s'était ensuite attaché à la philosophie, pour acquérir une réputation, au moyen de laquelle il dirigea l'opinion publique, dont il fit une puissance, et qui avait enfin porté les principes libéraux à l'excès, pour tirer, de la licence même, un pouvoir despotique, dont il jouit jusqu'à sa chute, nécessairement

---

duite universelle. Les désordres du monde, les malheurs de l'homme, les renversemens des empires, sont une suite de cet ordre général; et ce qui nous paraît désordre, à cause de notre manière de concevoir les choses, est un ordre admirable selon la divine sagesse; de sorte que le désordre particulier est ce qui conserve l'ordre général. ».

amenée par la force des principes éternels qu'il n'avait pu détruire.

Ce siècle, devenu homme, m'a paru avoir un caractère tragique. Il m'a semblé représenter l'ambition dans toutes ses phases, et sa chute m'a paru le dénoûment le plus dramatique et le plus moral.

Cependant, j'ai assujetti cet ouvrage aux règles les plus étroites de la tragédie française. Non-seulement j'ai respecté scrupuleusement les trois unités; mais j'ai traité mon sujet d'une manière très-simple. Un roi meurt, le peuple se soulève contre son fils, qui est mis à mort; mais les royalistes s'étant réunis, rétablissent son successeur sur le trône. On voit que c'est une seule action qui se passe en un seul jour et en un seul lieu (6).

Je puis donc penser que j'ai réduit le dix-huitième siècle, tout entier, à ne paraître qu'une catastrophe tragique, dont les développemens pouvaient être naturellement resserrés dans un tableau dramatique. La conspiration de Fiesque dans Schiller, de Pazzi dans Alfieri, de Joad dans Racine, de Catilina dans Voltaire, exigent assurément plus de développemens

---

(6) On a, de tous tems, retracé les évènemens nationaux et contemporains. Cl. Billard de Courgenay a composé une tragédie de la mort de Henri IV, l'année même de son assassinat, et elle fut représentée, au Louvre, en présence de la reine Marie de Médicis, sa veuve. Il y a plusieurs tragédies sur les meurtres de la famille royale, dans le dix-huitième siècle.

que celle que j'ai retracée (7). Je me suis souvenu surtout de cette heureuse et vraie définition que M. Raynouard a donnée : « Les tragédies historiques, dit-il, doivent être une galerie animée, où la poésie ressuscite les vertus et les crimes, où elle rapproche et embellit les détails de l'histoire, sans altérer la vérité » (8).

Cependant, puisque je me suis astreint, dans cette pièce d'un nouveau genre, aux formes consacrées, il est juste qu'on la juge sous des rapports entièrement distincts et séparés. Dramatiquement, j'ai tâché de composer une tragédie intéressante, en concevant un grand caractère, et l'entourant des événemens qui pouvaient servir à le développer entièrement. Historiquement, j'ai essayé de retracer et d'enchaîner, les

---

(7) M.me de Stael dit que si nous voulions avoir un théâtre historique, nous serions gênés par la règle des trois unités. Elle dit aussi que, dans vingt-quatre heures, il ne saurait être vraiment question que d'une catastrophe. C'est contre ces difficultés que j'ai voulu lutter, et j'ai osé entreprendre de retracer un siècle entier dans une tragédie, parce que j'ai prétendu le transformer en une seule catastrophe, que j'ai développée en me conformant à l'histoire, et en m'assujettissant entièrement à la règle des trois unités.

(8) M. Raynouard ajoute : « Ne serait-il pas à desirer que toutes les grandes époques de notre histoire, fussent successivement exposées sur la scène, en préférant, en exigeant même, pour première condition, la peinture exacte des mœurs du temps, la ressemblance des personnages et la vérité des faits. » Quelle plus grande époque, malheureusement, que celle de notre révolution ?

unes aux autres, les principales époques d'un siècle, sans nuire à l'illusion théâtrale. Moralement, j'ai espéré, en rappelant l'histoire qui contient les exemples, et en peignant les passions qui sont les moteurs de nos actions, tracer des leçons éternelles aux jeunes gens des générations futures, qui pourraient être séduits par des illusions politiques. J'ai espéré aussi concourir à nous donner un théâtre historique national, en suivant les traces de l'auteur de Gaston et Bayard et de celui des Templiers. Mais je dois ajouter que je n'ai émis, dans cette tragédie, aucune opinion politique, parce que je me suis astreint à rappeler seulement les faits; je n'ai voulu être que l'observateur et le poëte de l'histoire.

PERSONNAGES.

Le MARÉCHAL DE MAYENNE.

Le Duc D'AUMALE, son fils.

Le Duc DE GUISE, } Fils du Duc
Le Chevalier DE LORRAINE, } d'Aumale.

La Comtesse DE SANCERRE, jeune veuve.

DUPRAT, } Amis du Duc de Guise.
COURTENAY, }

Plusieurs Seigneurs, Savans et Philosophes.

La Scène est à Paris, au Palais de Guise.

ERRATA.

Page ij, *au lieu de* : et que Shakespear en a conçu un système différent des deux autres ; *lisez* : et que Shakespear en a conçu un différent des deux autres.

Page iij, *au lieu de* : on verra que les hommes les plus grands, que les instrumens du moteur du monde ; *lisez* : on verra que les hommes les plus grands ne sont que les instrumens du moteur du monde.

ACTE I.er

Page 3, *au lieu de* : peu jaloux de sa gloire,
lisez : peu jaloux de la gloire,

Page 13, *au lieu de* : le peindrais-je
lisez : le peindrai-je

ACTE III.me

Page 39, *au lieu de* : l'arche des vérité,
lisez : l'arche de vérité,

Page 44, *au lieu de* :
Mais pour les arrêter tous, il ne faut qu'un soldat,
lisez :
Mais pour les arrêter, il ne faut qu'un soldat,

Page 52, *au lieu de* :
Il a rentré, en 1651, au service du Roi.
lisez :
Il est rentré, en 1651, au service du Roi.

ACTE V.me

Page 76, *au lieu de* : enocre ; *lisez* : encore.

LES GUISES

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AUMALE, M.me DE SANCERRE.

D'AUMALE.

Oui, Madame, ce roi vieilli sous les lauriers,
Qui, depuis soixante ans, admiré des guerriers,
Redouté dans l'Europe et chéri dans la France,
A sur notre bonheur affermi sa puissance;
Ce roi, m'assure-t-on, nous sera conservé.
On répète partout : ah ! Louis est sauvé.
Hier, vous le savez, tout son peuple en alarmes,
Confondait aux autels, et ses vœux et ses larmes;
Et tous, joignant l'amour au zèle de la foi,
Confiaient à leur dieu le salut de leur roi.

M.me DE SANCERRE.

Il est donc vrai? nos vœux n'ont pas été stériles !
On nous dit que déjà ces courtisans serviles,
Qui près d'un autre prince, en foule l'entourant,
Délaissaient ce vieux roi qu'ils croyaient expirant,

Par un zèle nouveau retournent à Versailles. (1)
La joie en retentit au loin dans nos murailles;
Et ce peuple fidèle, exprime, dans ce jour,
Par cet heureux espoir, le plus touchant amour.
On sait que le Français aime un roi comme un père.

D'AUMALE.

Puisse durer long-temps ce dévoûment sincère! (2)

M.me DE SANCERRE.

Le Français, brave, aimable, et franc et généreux,
Sous des rois qu'il chérit semble toujours heureux.
Il est, par ses exploits, un héros à la guerre,
Et quand les rois unis tiennent en paix la terre,
Ardent à s'illustrer par des efforts nouveaux,
Des lettres et des arts il reprend les travaux.

D'AUMALE.

On l'ose toutefois porter à la licence.
De jeunes factieux nourrissant l'insolence,
Un prince tient sa cour près de celle des rois;
Et là, bravant les mœurs, les vertus et les lois, (3)
Au milieu des festins, censure nos ministres.
Ces désordres naissans pourront être sinistres;
Craignons de ces erreurs le triste résultat;
Les vices de la cour pervertiront l'Etat. (4)
Vous en voyez déjà l'effet dans ma famille;
Vous, que depuis long-temps je désire pour fille,
Vous qu'adorent mes fils d'un mutuel amour,
Et qui de votre choix ne retardez le jour,
Que pour mieux affermir cette union si sainte,
Vous connaissez mes fils et partagez ma crainte.
Guise, ardent et secret, vif, mais ambitieux,
Souple, s'il est aimé, fier, s'il est odieux,

Soigneux de sa grandeur et trop peu de sa gloire,
Cherche la renommée et non pas la mémoire.
Il peut suivre le vice afin de commander,
Ou chérir la vertu, s'il la force à l'aider.
Lorraine, moins ardent, et plus hardi peut-être,
A plus de passions, mais s'en montre le maître.
Franc, sensible, emporté souvent avec fureur,
Ses vertus, ses défauts sortent tous de son cœur.
Peu jaloux de sa gloire, un noble orgueil l'enflamme,
Cette vive énergie est le feu de son âme;
Et si, pour sa patrie, il sort de son repos,
Il taira ses bienfaits et jamais ses complots.
Tels sont mes fils, Madame, et vous pouvez connaître,
Si je suis inquiet, quand Guise semble l'être.
Déjà par des flatteurs il se laisse guider;
Tout fermente en ce cœur que je ne puis sonder.

M.me DE SANCERRE.

Eh! pourquoi le juger, quand il doute lui-même?
Comment guider son cœur, si personne ne l'aime?

D'AUMALE.

Ah! ne m'accusez pas, moi qui l'ai trop aimé!
Plus chéri que son frère, il est moins estimé.

M.me DE SANCERRE.

Ah! d'Aumale, attendez qu'il s'égare ou s'honore.
Ne désespérons point d'une âme neuve encore.
Je ne veux point juger entre Lorraine et lui;
Mais Guise se distingue, et brille sans appui;
Il s'élève lui-même, et votre illustre père,
Le Maréchal, soutient tous les pas de son frère.
Ce partage inégal est fait pour l'irriter;
Guise n'a point un cœur que l'on puisse dompter.

D'AUMALE.

Mon père, je l'avoue, en sa vieille franchise,
Indulgent pour Lorraine et sévère pour Guise,
Recherche les vertus de nos antiques mœurs,
Et ne sait point d'un fils pardonner les erreurs.
Mais j'ai si doucement conseillé sa jeunesse,
Excusé ses écarts, imploré sa tendresse !
J'unis, pour le fléchir, la prudence à l'amour;
Et je vous vois aussi, près de lui chaque jour,
Même avec quelque zèle, à mes vœux réunie.
Quels guides sont plus doux qu'un père et qu'une amie ?
Attendons les effets de ces soins empressés.
Mais, peut-être, envers nous ne fait-on pas assez ?
Quand l'amour de mes fils, à vos pieds les enchaîne,
Pourquoi, dans votre choix, restez-vous incertaine ?
Madame, prononcez. Ah ! les voici tous deux :
Leur amour, mieux que moi, vous parlera pour eux.

SCÈNE II.

M.me DE SANCERRE, GUISE, LORRAINE.

LORRAINE.

Madame, partagez la publique allégresse :
Dieu veut de notre roi prolonger la vieillesse ;
Le calme a tout-à-coup remplacé les douleurs, (5)
Et l'espoir consolant vient essuyer nos pleurs.
Ah ! qu'il vous serait doux d'entendre tous ensemble
Tant de sujets zélés que son palais rassemble,
Exhaler des transports et de joie et d'amour,
Et remercier dieu des destins de ce jour.
Mais combien j'ai joui, quand je t'ai vu, mon frère,
Partager avec moi ce dévoûment sincère,

Lorsque, te ramenant si fidèle à ton roi,
Je doublais mon amour sur mon prince et sur toi.

GUISE.

Montrez moins hautement, mon frère, un si beau zèle,
Et ne vous flattez pas d'une heureuse nouvelle.

LORRAINE.

O ciel ! qu'annonces-tu ?

M.me DE SANCERRE.

Que dites-vous, hélas ?

GUISE.

Le roi n'est plus, Madame.

M.me DE SANCERRE.

Et vous ne tremblez pas !

GUISE.

Qui pourrait éprouver la crainte ou la tristesse ?
Ce roi termine enfin sa trop longue vieillesse. (6)
Le commerce enchaîné, le clergé trop puissant:
L'Etat, vous le savez, n'était plus florissant.

M.me DE SANCERRE.

Mais ce prince, à sa mort, laisse un roi jeune encore !

GUISE.

Il aura pour ministre un prince qu'on adore.

LORRAINE.

Qui ? celui que déjà, le vice avec éclat . . . . . .

GUISE.

Vous êtes militaire et non homme d'Etat.

Servez bien, et souffrez qu'on gouverne, mon frère.

LORRAINE.

Quoi! justifierais-tu . . . . ?

GUISE.

Vous attendrez, j'espère,
Qu'on nomme le ministre avant de le juger.

M.me DE SANCERRE.

Ah! laissons un sujet qui peut nous affliger.

LORRAINE.

Oui, Madame, et daignez écouter nos prières;
Daignez répondre enfin, aux vœux les plus sincères;
Je fus, dès mon enfance, élevé près de vous;
Mon cœur s'était nourri de l'espoir le plus doux;
Mais les ordres du roi m'enchaînaient à la guerre,
Quand vous fûtes unie au comte de Sancerre,
Dont la mort imprévue a suivi votre hymen.
C'est alors que, fidèle à mon premier dessein,
Et même heureux déjà de la seule espérance,
J'osai vous demander le prix de ma constance.
Bientôt, avec orgueil, j'espérais votre choix,
Lorsque Guise vous vit, se soumit à vos lois,
Et plaçant entre nous nos pères pour arbitres,
Vous offrit l'héritier de leur rang, de leurs titres.
Je sentis quel rival s'élevait contre moi,
Mais, je voulus au moins, réclamant votre foi,
Vous perdre ou vous tenir seulement de vous-même.
Ah! suspendez le cours de votre crainte extrême,
Terminez ce débat entre deux ennemis,
Fiers de s'aimer encor, quand ils vous sont soumis.

M.me DE SANCERRE.

Je voudrais, chevalier, répondre à votre zèle:
Mais, dans cette union qui doit être éternelle,

Ne précipitons pas le serment le plus doux.
Votre frère plus sage et plus calme que vous,
Ne désire pas même un prochain hyménée.
Il ne prend pas le soin d'en presser la journée,
Soit craignant qu'un refus ne blesse sa fierté,
Soit qu'il redoute encor l'amour qui l'a dompté.

GUISE.

Vous savez que plus vieux, plus calme que mon frère,
J'ai, comme lui, pour vous un dévoûment sincère;
Mais je suis plus soumis, Madame, à votre loi.
Il me semble indiscret d'engager votre foi,
Avant que dans le cours d'une vie honorée,
Avant que par l'éclat d'une vie illustrée,
On ait acquis le droit d'être digne de vous.

LORRAINE.

Ah! mon frère, pensez combien il est plus doux
De brûler sans remords d'une amoureuse flamme,
Combien l'amant aimé sent de force en son âme,
Et combien on craint plus de voir flétrir ses jours,
Quand ils sont consacrés par d'éternels amours.
Oui, Madame, l'éclat d'une jeunesse ardente
Est un gage peu sûr d'une flamme constante.
On peut mieux ennoblir ce tendre sentiment:
Servez-vous de l'amour pour illustrer l'amant;
Ouvrez à son ardeur une libre carrière.
Quelques exploits sont peu, mais c'est la vie entière
Qu'un amant doit pour vous honorer chaque jour.
Est-il digne de prix, ce raisonnable amour
Qui semble fuir lui-même un bonheur qu'il désire,
Qui recule la main à laquelle il aspire,
Et pour les retarder, compte tous les instans?
A-t-il donc oublié qu'ils sont déjà si lents?

Ah ! Madame, pourquoi ne pouvez-vous connaître
Que si mes passions sont trop vives peut-être,
Au moins suis-je assuré que jamais un amant
Ne peut vous exprimer un plus vrai sentiment?

GUISE.

Pourquoi vous croiriez-vous plus sensible que d'autres ?
Si votre cœur est franc, ne sondez point les nôtres.
Ne puis-je comme vous exprimer mon amour ?
Madame, si je veux me distinguer un jour,
C'est pour mettre à vos pieds les palmes de la gloire.
Je veux que votre nom se lie à ma mémoire,
Que votre chevalier, paré de vos couleurs,
Ait, en les méritant, illustré vos faveurs.
Croit-on qu'un tel amour soit indigne de plaire ?
Si j'exprimais des vœux qu'il est plus beau de taire,
Il me serait permis de me peindre amoureux,
Moi qu'amour vit long-temps insensible à ses feux,
Moi, qu'étonne aujourd'hui cette ardeur imprévue,
Et qui ne l'éprouvai qu'après vous avoir vue.
Je ne concevais pas l'amour et ses attraits,
Avant que pour me vaincre, il vous remit ses traits;
Et moi, qui le nommais une indigne faiblesse,
Je veux puiser ma force au sein de ma tendresse;
Oui, je veux vous aimer pour m'élever sur tous,
Et je veux m'élever pour être aimé de vous.
Vous devez dédaigner un amant ordinaire,
Il faut qu'un héros seul soit digne de vous plaire;
Et pour qu'avec orgueil il subisse vos lois,
Il faut qu'il ait d'avance honoré votre choix.
Ah! jamais un amant n'éprouva dans son âme,
Avec plus de franchise, une plus noble flamme,
Et jamais un soldat n'aura combattu mieux,
Que si l'on me permet de vaincre sous vos yeux.

Eh bien ; douterez-vous de mon amour sincère,
Parce qu'il me convient que vous en soyez fière?
Croyez-vous qu'on ne puisse être sensible et franc,
Quand pour vous mériter on prétend être grand?
Ah ! laissez votre cœur fléchir devant la gloire,
Vous devez d'un amant consacrer la victoire;
Ne lui résistez plus, et qu'il soit à la fois
L'objet de votre amour, l'orgueil de votre choix.
Ne lui refusez point cette faveur insigne
D'aimer et d'être aimé, s'il ose en être digne.
Mais, s'il trompe !... ou se perd !... gardez votre secret;
Réservez-vous l'honneur de cacher le regret.

LORRAINE.

Oui, ne prononcez point, Guise a-t-il trop de charmes?
Ou mon cœur conçoit-il de trop vives allarmes?
Ce doute me désole, et j'aime à le former;
Je crains de n'avoir plus le droit de vous aimer.

M.me DE SANCERRE.

Eh bien ! permettez donc que je reste incertaine.
Il faut trembler long-temps quand l'amour nous entraîne.
Il peut calmer mon cœur, quoiqu'il l'ait allarmé,
S'il fait que mon époux soit heureux d'être aimé.

SCÈNE III.

GUISE, LORRAINE.

LORRAINE.

Que son incertitude est pénible et cruelle !

GUISE.

Il faut la mériter, et non se plaindre d'elle.

LORRAINE.

Son choix couronnera le plus vrai sentiment.

GUISE.

On préfère toujours le plus illustre amant.

LORRAINE.

Mon frère, je t'entends souvent parler de gloire.
Tu veux, dis-tu sans cesse, illustrer ta mémoire.
Mais, quel est donc l'espoir que tu peux conserver ?
Dis-moi par quels chemins tu prétends t'élever ?

GUISE.

N'ai-je point des amis, du zèle et du courage?
Et ne puis-je espérer un brillant avantage
Si la guerre en nos camps assemble nos soldats,
Si notre roi m'appelle, et daigne armer mon bras?

LORRAINE.

Pourquoi donc fais-tu voir autour de toi sans cesse,
Tant de jeunes seigneurs perdus dans la mollesse ?
Pourquoi tant de savans que tu sembles flatter?
Et pourquoi, dans nos camps, dois-je te regretter,
Moi qui voudrais toujours ne marcher qu'à ta suite ?

GUISE.

De quel droit prétends-tu condamner ma conduite ?
A d'indignes soupçons je ne réponds jamais,
Je suis absent des camps, lorsque l'on est en paix.

LORRAINE.

Ah ! je n'accuse pas ton courage et ton zèle,
Crois que mon cœur toujours te restera fidèle.

J'ai pu, lorsque l'amour t'a fait mon ennemi,
Regretter de t'avoir pour frère et pour ami;
Mais, remportons ensemble une noble victoire;
Quoique toujours rivaux et d'amour et de gloire,
Soyons toujours amis, et nous serons, un jour,
Fiers de notre amitié plus que de notre amour.

GUISE.

Tu sais que j'ai souffert d'avoir laissé connaître
L'ardente passion dont je fus trop peu maître.
Tu sais par quels efforts, mon frère, en t'embrassant,
J'espérais, dans tes bras, l'étouffer en naissant.

LORRAINE.

Pardonnons-nous des torts mutuels l'un à l'autre,
Honorons l'amitié, que tout cède à la nôtre.
Mais, mon père déjà! quel destin malheureux?.....

SCÈNE IV.

GUISE, LORRAINE, LE MARÉCHAL, D'AUMALE, des Hommes d'armes.

D'AUMALE.

Ah! les funèbres chants ont remplacé les vœux, (7)
Louis n'est plus, mes fils.

LE MARÉCHAL *à ses hommes d'armes.*

Compagnons de sa gloire,
Vous qui l'avez suivi de victoire en victoire,
Hommes d'armes, guerriers, mes vassaux, mes amis,
Vieux soldats de Lorraine et sujets de Louis,
Célébrons ce grand prince, en rappelant sa vie;
Lorsque Louis n'est plus, pleurons sur la patrie.

(*à Lorraine*).

Vous, qui l'avez toujours humblement révéré
Vous, qui dans ses exploits, l'avez tant admiré,
Lorraine, parcourez ces mémorables fastes,
Ces projets qui, remplis, semblent encor si vastes,
Ces plans, par le génie, avec art inventés,
Et tant d'heureux succès d'avance médités.
Oui, c'est à vous, Lorraine, à retracer son règne,
Que la France l'admire, et le pleure et se plaigne!

LORRAINE.

Puis-je, si jeune encor, d'une timide voix,
Célébrer dignement le plus grand de nos rois?

GUISE.

Permettez, ô mon père, en cette circonstance,
Que j'ose réclamer les droits de ma naissance.
Souffrez que le premier je célèbre mon roi;
Mon frère, mieux instruit, peut parler après moi.
Eh! quel est le français qui n'est pas fier lui-même
D'admirer de son roi la majesté suprême?
Qui n'aime à voir son prince illustrer son pays!
Rappelez le premier des actes de Louis,
Lorsque à peine sortant d'une indigne tutelle,
Aux ministres surpris d'une grandeur nouvelle,
Il dit: venez vers moi, seul je vous répondrai.
C'était dire, en effet: c'est moi qui régnerai. (8)
Guerriers, souvenez-vous de la Flandre conquise,
Et de cette comté presque en un mois soumise.
L'Europe, dont un jour il dut être l'appui,
Toute entière, en tremblant, se ligue contre lui,
Mais il combat lui-même, et c'est alors qu'il donne
De l'Europe à ses fils, la plus belle couronne.
Par un art, trop souvent méprisé du vainqueur,

Il a fondé la paix sur sa propre grandeur.
Ah ! ce n'est pas à tort que ma voix le renomme,
Puisqu'il fut encor plus homme aimant que grand homme ;
Si doux pendant la paix, si clément aux combats,
Père de ses sujets, ami de ses soldats.
Le peindrais-je au milieu des amours et des fêtes,
Attachant d'un regard, les plus douces conquêtes, (9)
Mais aux fiers étrangers dictant encor la loi,
Leur montrant d'un regard qu'il étoit toujours roi. (10)
Si, comme un grand monarque, il illustra sa vie,
C'est comme un citoyen, qu'il aima sa patrie ;
Sur le trône, il se crut son premier magistrat,
Il parut dans les camps, son plus brave soldat.
Mais du sein de la Cour déjà la plus brillante,
Il versa ses présens sur l'Europe savante,
Et comme le soleil, répandant ses bienfaits, (11)
Il étendit partout et les arts et la paix ;
Ah ! nous avons joui de leur reconnaissance ;
Et l'Europe, en tribut, vint illustrer la France.
Les lettres concourant à ce lustre éternel,
Ont célébré son règne, et l'ont fait immortel ;
On date de son nom le siècle de Racine !
Ornez son front encor d'une palme divine,
Lorsque, dans ses vieux ans, ce roi religieux (12)
Semblait se préparer à monter dans les cieux.
Il n'est plus ; sa mémoire éclate en tout son lustre ;
Ce n'est pas un héros, c'est un monarque illustre : (13)
Prince aimable et pieux, lui qui fut à la fois
Le plus beau, le plus juste et le plus grand des rois.

LORRAINE.

Ah ! qu'il m'a semblé doux de t'entendre, mon frère,
Peindre ce règne heureux dont la France est si fière ;
Ce règne nous est cher à tous autant qu'à toi.

LE MARÉCHAL.

Vous avez entendu célébrer votre roi ;
Français, vieux compagnons de sa gloire guerrière,
Quand votre illustre chef termine sa carrière,
Vous ne soutiendrez plus l'honneur de mon pays,
Et c'est à nos enfans à défendre ses fils. (14)
Suspendons sans regret à ces voûtes tranquilles,
Nos casques, nos drapeaux, nos armes inutiles ;
Espérons qu'après nous, les couvrant de lauriers,
D'autres Français vaincront sous nos vieux boucliers.

(*Les hommes d'armes suspendent leurs armes aux voûtes, et un écuyer suspend celles du Maréchal.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

NOTES DU PREMIER ACTE.

(1) Par un zèle nouveau, retournent à Versailles.

M. de Lacretelle a dit : Le duc d'Orléans essuyait les froideurs et les empressemens de la Cour, suivant que la santé du roi paraissait se raffermir ou s'altérer de nouveau. Le roi ayant dormi, les courtisans furent moins empressés le lendemain au palais du duc d'Orléans ; si le roi dort une seconde fois, dit ce prince, nous n'aurons plus personne.

(2) Puisse durer long-tems ce dévouement sincère.

Par une fatalité qui fut un triste présage, on répéta généralement, au mariage de Louis XVI, en voyant l'extrême enthousiasme de la nation : Puisse-t-il durer ! quelques-uns même disaient avec plus de crainte : Voyons s'il durera.

(3) Et là, bravant les mœurs, les vertus et les lois....

«Les galanteries passées et présentes de la Cour et de la ville, dit S.-Simon, les vieux contes, les disputes, les plaisanteries, les ridicules, rien ni personne n'y était épargné. M. le duc d'Orléans y tenait son coin comme les autres, mais il est vrai que très-rarement tous les propos lui faisaient la moindre impression. On buvait beaucoup, et du meilleur vin ; on s'échauffait, on disait des ordures à gorge déployée, et des impiétés à qui mieux mieux; et quand on avait fait du bruit, ou qu'on était bien ivre, on s'allait coucher.»

Chénier a dit :

Et Philippe entouré de cent beautés piquantes,
Semblait le dieu du Gange au milieu des Bacchantes.

(4) Les vices de la Cour pervertiront l'Etat.

En voici le portrait très-bien tracé par M. de Lacretelle : Tout a pris un nouvel aspect à la Cour ; l'hypocrisie fuit, et la décence ne la remplace pas. Les vices masqués se découvrent ; le libertinage qui, auparavant, avait cherché le mystère, brave le scandale ; ceux des courtisans qui sont nés avec les passions les moins ardentes, travaillent à se donner l'apparence de quelque déréglement. Les blasphêmes, les sermens souillés des images de la débauche, sont substitués au ton noble et réservé de Louis XIV ; l'impudence les profère, la bassesse y applaudit. Les festins n'ont plus de joie sans ivresse. Comme on ne rougit d'aucun excès, on ne s'offense d'aucun reproche. Les vaudevilles les plus satiriques sont pardonnés en faveur de leur cynisme. On se fait un jeu d'offenser à la fois la piété, la vertu, la pudeur.

(5) Le calme a tout-à-coup remplacé les douleurs.

Un empirique, arrivé de Provence, se présenta avec un élixir qui avait la vertu, disait-il, de guérir la gangrène. Un assoupissement qui en fut la suite parut de bon augure : c'est ce qui arrive presque toujours. A la mort de madame de Maintenon, il y eut de même un calme qui donna de l'espérance, mais qui ne la trompa point : « je suis mieux, dit-elle, » mais je pars ».

(6) Ce roi termine enfin sa trop longue vieillesse.

C'est ce qu'on disait généralement ; on était las de ce beau règne qui se terminait dans la morale et la religion. Les épigrammes attaquaient la majesté royale, et on lui fit cette épitaphe :

Ci gît Louis, comme à Versailles,
Sans cœur, sans âme et sans entrailles.

(7) Ah ! les funèbres chants ont remplacé les vœux.

Il n'est rien de plus dramatique que la manière dont la mort de Louis XIV fut annoncée à madame de Maintenon. Elle passa trente-six heures à recevoir d'heure en heure des courriers du Maréchal de Villeroy. Elle les attendait impatiemment et avec effroi ; elle priait, pleurait, et paraissait dans l'agitation continuelle de l'attente et de la crainte. Le courrier qui vint annoncer la mort du roi fut arrêté par mademoiselle d'Aumale, qui n'osant prononcer à madame de Maintenon ces mots terribles : le roi est mort, entra avec l'air fort attristé dans sa chambre, et lui dit : Madame, toute la communauté consternée est à l'église..... Elle entendit ce que cela voulait dire, et se leva pour se rendre elle-même à l'église, sans prononcer un seul mot.

(8) C'était dire en effet : C'est moi qui règnerai.

Depuis cette époque, Louis XIV n'eut jamais de premier ministre ; les princes ne furent jamais employés dans aucune affaire d'Etat ; les mai-

tresses n'eurent aucune influence ; madame de Maintenon se commanda une réserve extrême ; on se souvient aussi du mot de Louis XIV sur Racine, ainsi que de sa réponse habituelle : De quoi vous mêlez-vous ? qu'il faisait souvent aux hommes les plus importans.

(9) Attachant d'un regard les plus douces conquêtes.

Louis XIV a aimé et a certainement été aimé pour lui-même, au moins, par madame de la Vallière. Il avait pourtant la vanité de plaire. Il ne m'aime pas, disait madame de Montespan, mais il ee croit redevable à sa grandeur, d'avoir pour maîtresse la plus belle femme de son royaume.

(10) Leur montrant d'nn regard qu'il était toujours roi.

On sait la réponse de Louis XIV, à l'arrogant lord Stairs : « Monsieur, j'ai toujours été le maître chez moi, et quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas souvenir ».

(11) Et comme le soleil, répandant ses bienfaits.

On a assez reproché à Louis XIV, cette devise où on le comparait au soleil, et portant ces mots : Nec pluribus impar. Cette allégorie n'était pas modeste, il est vrai, mais rien ne prouve que ce fût lui qui l'eût conçue, et elle était ingénieuse et vraie.

(12) Lorsque, dans ses vieux ans, ce roi religieux.

C'est aux rois, plus qu'aux femmes, qu'on pourrait appliquer cette pensée spirituelle de l'auteur de madame de Maintenon, peinte par elle-même : Quand la religion est tolérante et douce, qu'elle n'est qu'un sentiment d'amour et de confiance en Dieu, qu'elle ne commande que des vertus, elle semble presque une convenance ajoutée à un bonheur.

(13) Ce n'est pas un héros, c'est un monarque illustre.

Montesquieu dit : Je ne connais rien de si magnanime que la résolution d'un grand monarque de nos jours, qui déclara qu'il aimerait mieux s'ensevelir sous les débris de son trône, que d'accepter des conditions qu'un roi ne doit pas entendre. Il avait l'âme trop haute pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avaient mis.

(14) Et c'est à nos enfans à défendre ses fils.

M. de Novion, premier Président du parlement de Paris, haranguant Monseigneur le duc de Bourgogne au berceau, se borna à lui dire : « Nous venons, Monseigneur, vous offrir nos respects ; nos enfans vous offriront leurs services ».

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRAT, COURTENAY.

DUPRAT.

Viens, sortons, Courtenay, tu peux quitter sans peine
Tous ces jeunes seigneurs qu'en secret Guise entraîne, (1)
Et que, livrant sans cesse à d'indignes excès,
Il semble préparer à servir ses projets.

COURTENAY.

Guise est ambitieux, je connais son audace;
Mais quels sont les complots dont ta voix nous menace!
Est-ce dans nos festins que l'on peut en former?

DUPRAT.

Guise, au milieu des ris, sait trop bien les tramer.
Crois-tu qu'il s'abandonne aux vices qu'il excite?
Vois comme il nous caresse, et vois comme il s'irrite,
Si par quelques remords nous semblons incertains.
Vois, comme il s'assied, pâle, à nos bruyans festins,
Et comme un ris contraint sur sa lèvre glacée
Cache mal les secrets de son âme oppressée.

COURTENAY.

Crois-tu donc qu'il médite un coupable attentat?
Guise, au sein des plaisirs, est-il homme d'État?

DUPRAT.

Oui, lorsqu'il nous excite à d'affreux sacriléges,
Lorsqu'il veut des autels braver les priviléges, (2)
Lorsque sa voix, tonnant au sein des ris joyeux,
Rappelant tout-à-coup ces jeunes factieux,
Leur peint tantôt le peuple asservi sous un maître
Qui, lui-même, dépend d'une femme ou d'un prêtre,
Et tantôt ces héros dont les noms illustrés
A des ambitieux semblent toujours sacrés,
C'est que son âme ardente en leur nom nous menace;
C'est qu'il est déjà prêt à marcher sur leur trace.

COURTENAY.

Ces jeunes factieux d'un noble sang sont nés:
A d'indignes complots seront-ils condamnés ?

DUPRAT.

En corrompant les mœurs, cette troupe hardie
Doit sous lui de l'État allumer l'incendie.
Il compte que par eux aux grands forfaits conduit,
Il se rendra le chef du peuple qu'il séduit.
Il n'est rien de sacré que son ardeur n'enfreigne,
Il n'est rien de hardi que son audace craigne,
Que sous lui la révolte existe un seul moment,
On ne parviendra pas à l'éteindre aisément.
N'empêchons point, ami, que son destin s'achève,
Il faut fléchir sous lui, quand c'est lui qui s'élève.
Mais je l'entends. Ce jour ranime son espoir;
Sachons quels grands desseins il ose concevoir.

SCÈNE II.

DUPRAT, COURTENAY, GUISE, *et des jeunes seigneurs.*

GUISE.

Venez, jeunes amis, vous que la gloire inspire;
Au sein des voluptés un grand homme conspire.

Aux myrtes en secret unissant les pavôts,
Les fêtes ont souvent couvert d'affreux complots.
Le sang coula des mains des Ménades riantes,
Et Panthée a péri dans les jeux des Bacchantes.
Nos chevaliers sont morts, dans Palerme surpris,
Le jour qu'ils célébraient le dieu de leur pays.
Nous, qui, vivant en paix, n'aurons jamais, peut-être,
Tant d'horreurs à souffrir, tant d'excès à commettre,
Osons de la patrie interpréter les vœux;
N'est-ce pas en son nom, qu'arment les factieux.

COURTENAY.

Oui, nous oserons tous délivrer la patrie,
Sous le joug du clergé par la dîme appauvrie.

DUPRAT.

Nous oserons sans doute armer contre les rois
Ce peuple dont encore on méconnaît les droits.

COURTENAY.

Hâtons-nous, point d'effroi, point de remords austère.

DUPRAT.

Et point de trève, amis, avec le ministère.

COURTENAY.

Quel qu'il soit, gardons-nous d'être un jour ses soutiens.

DUPRAT.

Et quels que soient ses dons, restons bons citoyens. (3)

GUISE.

J'aime à vous voir, amis, tant d'ardeur et de zèle,
Quand je viens vous apprendre une heureuse nouvelle.
Quelques-uns d'entre vous, fiers d'un nouvel éclat,
Doivent être appelés dans le conseil d'État. (4)

DUPRAT.

Est-il vrai?

COURTENAY.

Se peut-il ?

GUISE.

J'en conçois l'espérance.
Unissons-nous ; amis, pour délivrer la France ;
Osons d'un peuple ardent exciter le courroux.

COURTENAY.

Mais quels sont nos projets ? Quels complots formons-nous?

DUPRAT.

Quel peut être le vœu qui ne soit téméraire
Quand l'État est guidé par un bras tutélaire ?

COURTENAY.

Si le roi nous invite à partager ses soins,
Amis, de ses talens nous serons les témoins.

DUPRAT.

Il s'entoure déjà des hommes de génie,
Rappelle au parlement la liberté bannie, (5)
Et nous verrons enfin, pour calmer notre effroi,
Les Jésuites chassés des chapelles du roi. (6)

COURTENAY.

On dit qu'il veut sur-tout féconder le commerce,
Faire mieux circuler la richesse qu'il verse,
Et qu'un simple papier va sortir du trésor,
Pour que chacun sans cesse achète et vende l'or. (7)

GUISE.

C'est ainsi que vous flatte une ombre de puissance !
Vous croyez-vous déjà les maîtres de la France ?
Vous n'êtes pas nommés, et quand vous le seriez,
C'est en servant la Cour que vous succomberiez.
Le siècle, indépendant et des rois et des prêtres,
Ne veut plus de mentors, de tuteurs ni de maîtres ;
Il faut en ses progrès suivre l'esprit humain ;
Il faut laisser tomber le pouvoir souverain. (8)
Sachez interpréter l'opinion publique.
Moi, pendant vos festins, spectateur politique,
J'avais suivi le peuple, errant près du palais.
Je n'ai point vu d'amour, d'effroi, ni de regrets.
Je crois qu'il est enfin séduit par nos maximes ;
Il est même insensible à des vertus snblimes.
N'admirant plus un roi qui fut plus grand qu'heureux,
Il l'insulte à sa mort, parce qu'il fut pieux. (9)
Autour du lit funèbre, on entend dans les plaines
Les cantiques sacrés mêlés aux chants obscènes.
Croyez qu'un tel scandale est un signal d'effroi
Des malheurs que le sort réserve au nouveau roi.
Hâtez-vous donc. L'audace est pour vous la prudence.
La Cour a dès long-temps connu votre insolence ;
Craignez qu'un nouveau prince ose enfin vous punir,
Et sachez préparer un brillant avenir.
Répandez, propagez nos préceptes utiles ; (10)
Montrez quelle est la honte à des peuples serviles
Qui ne jugent leurs rois que lorsqu'ils ne sont plus.
Demandez pourquoi Dieu choisirait des élus,
Et de quel droit, un prêtre, ardent à nous séduire,
Ignorant comme nous, prétendrait nous instruire.
Osez sonder le ciel, et chercher la clarté ;
Osez devant les rois parler de liberté.

SCÈNE III.

DUPRAT, COURTENAY, GUISE, LE MARECHAL *et les jeunes Seigneurs.*

LE MARÉCHAL.

Je viens te chercher, Guise, et j'entends des blasphêmes.
Je te vois fatigué, l'œil creux, les lèvres blêmes,
Et portant sur ton front la trace des excès,
Quand je lis dans tes yeux tes indignes secrets.
Seul, au sein des plaisirs, l'ambition t'inspire!
Que ces jeunes seigneurs portent jusqu'au délire
La vive émotion des nouveaux sentimens,
L'ardeur des premiers jeux, le feu des jeunes ans,

[*Regardant Duprat.*]

Que leur troupe s'emporte et qu'il s'y réunisse
D'ignobles artisans du désordre et du vice, (12)
Toi, Guise, dont le nom s'allie au nom des rois,
Cours, vole, ambitieux, à de nobles exploits!
Tu cherches dans l'intrigue un peu de renommée,
Quand la gloire t'appelle et t'attend à l'armée.
Nos aïeux t'ont, mon fils, fait un assez beau rang;
Je te guide aux honneurs, seuls dignes de ton sang,
Et tu voudrais souiller d'une honte étrangère
Ton front orné déjà des vertus de ton père!
Pourquoi te choisit-on pour chef de factieux?
C'est qu'ils furent souvent vaincus par tes aïeux.
Tu peux à ta patrie être aujourd'hui rebelle,
Puisqu'ils t'ont illustré quand ils sont morts pour elle.
Que serais-tu sans eux, si tu n'es rien par toi?

GUISE.

Vous m'honorez pourtant, quand vous veillez sur moi.

Vous me marquez, mon père, encore un peu d'estime
Quand vous me soutenez sur le bord de l'abîme ;
Et jamais vos conseils ne furent mieux placés,
Puisque je me sens fier qu'ils me soient adressés.
Ah ! j'eus trop peu recours à votre expérience ;
J'eusse appris à calmer ma jeune impatience ;
Digne des nobles vœux que vous auriez conçus,
J'eusse honoré le sang dont nous sommes issus.
Mais si j'ai trop laissé ma jeunesse inactive,
Si ma valeur, enfin, est trop long-tems oisive,
Je puis la retrouver sous votre bouclier,
Et sur mon front, un jour, ceindre votre laurier.
J'ai perdu, je le sais, les beaux jours de ma vie,
Mais qu'elle soit, mon père, à l'honneur asservie,
Et je puis aspirer encore à m'illustrer ;
Je reconnais mes torts pour les mieux réparer.

LE MARÉCHAL.

Oui, crains que ta mémoire un jour ne soit flétrie ;
Pars donc, vole à l'armée ; et défends ta patrie,
J'ai conservé ton rang au sein de nos guerriers.

[*S'adressant aux jeunes gens.*]

O vous, fils inconnus d'illustres chevaliers,
Vous, jeunes factieux, quelle est votre espérance ?
Vous fatiguez vos sens par votre intempérance,
Avant que la vertu les ait fortifiés.
Mais vous regretterez les jours que vous souillez ;
Bientôt vous serez vieux, même au sein du jeune âge
Et si l'ambition vous fait quelque avantage,
Vous n'aurez ni vertu, ni force, ni talens.
Le vice use l'esprit encor plus que les sens.
Ah ! recherchez ensemble une noble mémoire ;
Jeunes ambitieux, fuyez la fausse gloire ;
Venez sous mes drapeaux servir votre pays ;
Je vous accepte tous, vous serez tous mes fils.

GUISE.

Oui, servons notre roi sous les yeux de mon père ;
Imitons ce guerrier qui trace la carrière.
Puisqu'il daigne sur vous abaisser son regard,
Tombez tous, jeunes gens, aux pieds de ce vieillard.

[*Ils se mettent à genoux.* DUPRAT *seul est à l'écart.*]

O ! mon père, ce jour sera fameux peut-être ;
Dix lustres avant moi, c'est lui qui t'a vu naître,
C'est lui qui voit mourir le plus grand de nos rois.
Il était notre père, ah ! conserve ses droits ;
Fais plus : daigne bénir les fils qui te révèrent.

LE MARÉCHAL.

Oui, je vous bénis tous ; que vos vertus prospèrent !

GUISE.

C'est le sceau de la gloire imprimé sur nos fronts.

LE MARÉCHAL.

Dieu ! le roi ! la patrie !

GUISE.

Oui, nous les servirons.

LE MARÉCHAL.

Ainsi votre valeur ne sera point flétrie.

GUISE.

Notre serment dit tout : dieu ! le roi ! la patrie !

LE MARÉCHAL.

Allez, et gardez-les gravés dans votre cœur ;
Mes enfans, ils ont fait soixante ans mon bonheur.

SCÈNE IV

DUPRAT, GUISE.

GUISE. [*Aux jeunes gens.*]

Allez.

[*à Duprat.*]

Demeure, ami, toi qui lis dans mon âme.

DUPRAT.

Ah! je respire enfin!

GUISE.

Laisse éclater ta flamme,
O sainte ambition! connais-moi, cher Duprat.
Croit-on qu'aux derniers rangs je servirais l'Etat?
Voilà donc ce qu'on m'offre! Un service inutile,
Sans éclat, sans dangers, au sein d'un camp tranquille!

DUPRAT.

Quel espoir conçois-tu?

GUISE.

Sache quels sont mes vœux.
L'horizon de l'Etat semble couvert de feux;
Je crois que sur la France un orage s'apprête,
Et je veux m'élever porté par la tempête.
Je veux être un rival des Guises d'autrefois;
Mais plus terrible encore et plus fatal aux rois.

DUPRAT.

Eh! quels sont tes soutiens ?

GUISE.

J'en ai plus qu'on ne pense.

DUPRAT.

Qui? ces jeunes guerriers ?

GUISE.

Juge mieux ma prudence.
Ce sont des factieux dignes de nos mépris,
Lorsqu'au pied d'un vieillard ils tombent attendris.
Mais ils ont exalté d'autres qui se soulèvent :
Ce n'est que par degrés que les troubles s'élèvent.

DUPRAT.

Je sais que dès long-tems, enseignant leurs erreurs,
Ils ont séduit le peuple et corrompu ses mœurs,
Et sur sa foi sacrée, étendant le sophisme,
Presque dans tous les rangs ont prêché l'athéisme.
Mais quel est le succès qui répond à leurs vœux ?
Il s'élève un parti d'hommes tous vertueux,
Qui veut rendre le peuple et les rois philosophes,
Conserver tous en paix les Etats limitrophes,
Des vieux droits féodaux libérer tous les biens,
Ne plus marquer de rangs entre les citoyens,
Prendre pour les impôts une balance égale,
Et des dogmes pieux séparer la morale;
Enfin constituer, en une sage loi,
Le peuple souverain gouverné par le roi.
Crois-tu qu'un tel parti soit capable de nuire?
Ils ne conspirent point, ils ne veulent qu'instruire.

GUISE.

Ami, tu n'as pas vu les résultats lointains,
Mais que j'ai rapprochés, et que je rends certains.
Sache que, méprisant ces artisans d'intrigues,
Ces hommes de désordre armant de faibles ligues,
J'attire auprès de moi ces hommes vertueux,
Citoyens bienfaisans et sujets dangereux.
Mais en prônant par-tout leurs vertus égarées,
J'assemble derrière eux, et portant leurs livrées,
Des factieux hardis prêts à briser les lois,
Et les autels sacrés, et les sceptres des rois.
Ainsi croît en secret la ligue menaçante; (12)
Un jour suffit peut-être à remplir mon attente.
Je saurai maîtriser ce peuple révolté,
Je saurai l'enchaîner avec sa liberté,
Et sans peine, à mon gré, dirigeant sa puissance,
S'il devient souverain, je suis roi de la France.

DUPRAT.

Ah! si tout doit fléchir sous ton ambition,
Crains du peuple ignorant l'aveugle passion;
Crains qu'en ses vœux mobile, inconstant, ingrat même,
Ce peuple brise un jour une idole qu'il aime. (13)

GUISE.

S'il m'élève aujourd'hui, qu'il verse un jour mon sang!
Heureux qui, pour tomber, monte au suprême rang. (14)

DUPRAT.

Ainsi, nous serons tous soumis à ta fortune.
Si je veux qu'entre nous elle reste commune,
Abaissant mes destins sous tes dieux protecteurs,
Il faut que de ma main je t'élève aux grandeurs.

GUISE.

Tu m'aideras, sans doute. Eh! crois-tu que j'ignore
Qu'une ambition folle en secret te dévore,
Et la crainte et l'espoir t'agitant tour à tour,
Depuis que, par mes soins, tu répands chaque jour
Sur le peuple étonné mes immenses largesses. (15)
Crois-tu que je te fais d'inutiles caresses,
Ou que mon amitié soit d'un trop faible prix?
Et ne puis-je servir ceux que j'aurai choisis?

DUPRAT.

Ainsi, tu ne crains point une vaine espérance,
Et tu te crois chargé des destins de la France?
Tu n'hésites pas même, et tu t'es apprêté
A dominer le siècle où le sort t'a jeté?

GUISE.

Oui, si l'on voit souvent de ces faibles courages,
Qui sans cesse loin d'eux détournent les orages;
Il est de ces ardeurs qui doivent tout franchir,
Qui doivent et des rangs et des lois s'affranchir:
De ces esprits hardis élevant leurs pensées
Hors des bornes que l'homme en tremblant a tracées;
Et qui, jamais au joug ne pouvant s'asservir,
Sont nés ponr commander à ceux nés pour servir.
Tu peux donc te résoudre et me juger toi-même.

DUPRAT.

Et que m'ordonnes-tu?

GUISE.

Crois-tu qu'un prince t'aime?
Et veux-tu feindre aussi le plus fidèle amour?

DUPRAT.

Non, je veux mériter que l'on me serve un jour.

GUISE.

Eh bien, sache prouver que tu m'a su comprendre.

SCENE V.

DUPRAT.

Quel orgueil? quelle audace! et que dois-je en attendre?
Quoi! ne peut-il douter du succès de ses vœux!
Lorsqu'il conspire à peine, est-il sûr d'être heureux?
Et parce qu'il est fier de sa grandeur future,
Croit-il que son orgueil déjà nous en assure?
Moi, qu'en sa confiance il daigne conserver,
Trahirai-je mon prince, afin de l'élever?
Se peut-il donc qu'un jour les factieux eux-mêmes
Cessent de respecter le sacré diadême?
Et Guise, un étranger, oserait-il jamais
Aspirer à l'honneur de régir les Français?
Il l'oserait sans doute, et c'est ce qui m'étonne.
Son audace un moment peut le porter au trône;
Et quand d'un factieux on a suivi les pas,
Quelquefois quand il tombe, on ne redescend pas.
Je veux pour m'arracher à cette incertitude,
Sonder de ce guerrier l'ardente inquiétude;
Sera-t-il aux périls brave comme aux complots?
C'est toujours aux dangers à faire les héros.
Nos jeunes courtisans et les amis de Guise,
La foule turbulente à force d'or acquise,
Enfin mes factieux toujours prêts à m'aider,
Je vais les armer tous, les lever, les guider.
Lassé d'obscurs complots, j'ouvre enfin la barrière,
Et c'est aux plus hardis à fournir la carrière.

SCÈNE VI.

DUPRAT, COURTENAY.

COURTENAY.

Hâte-toi, cher Duprat, si tu veux nous sauver ;
Sache de quels affronts tu dois nous préserver.

DUPRAT.

Que dis-tu ?

COURTENAY.

Nul de nous n'est dans le ministère,
Et nous pourrons bientôt voir ce vieillard austère,
Ce prêtre, instituteur d'un roi long-tems enfant,
Lentement diriger cet Etat vieillissant. (16)
Comme on va consacrer nos pieuses pratiques !
Comme on raffermira nos préjugés antiques !
Et comme, se gardant de troubler les Etats,
Nos prudens maréchaux calmeront nos soldats ! (17)

DUPRAT.

Ami, ce nouveau choix ne nous est point contraire.
J'aime un ministre âgé, pieux et débonnaire ;
On sait qu'aux factieux il pardonne aisément,
Et les crimes d'Etat sont punis rarement.

COURTENAY.

D'autres espèrent voir une femme chérie, (18)
Sous un roi, jeune encor, gouverner la patrie.
Les charges dépendront des brigues de la Cour,
L'Etat sera soumis aux faveurs de l'amour. (19)

DUPRAT.

Eh bien, sous une femme on règne avec faiblesse ; (20)
Les écrits défendus sont tolérés sans cesse ;
Ainsi doivent tomber les rois mal affermis.
Viens donc, viens, il est tems d'exciter nos amis.

NOTES DU SECOND ACTE.

(1) Tous ces jeunes seigneurs.....

Canillac, Nocé, d'Effiat, la Fare, Brancas, et beaucoup d'autres, faisaient assaut de dissolution, pour justifier cette odieuse et absurde dénomination de Roués, inventée par leur maître. (LACRETELLE.)

(2) Lorsqu'il veut des autels braver les privilèges.

L'impiété était l'assaisonnement le plus recherché de ces débauches, et les jours que la religion consacre aux plus importantes solennités, étaient signalés par des excès d'une invention nouvelle. (LACRETELLE.)

(3) Et quels que soient ses dons, restons bons citoyens.

Le Dandin de Racine dit aussi aux avocats :

Fermons l'œil aux présens, et l'oreille à la brigue.

(4) Doivent être appelés dans le conseil d'Etat.

L'abbé Dubois fut nommé conseiller d'Etat; dans un moment où l'on ne s'étonnait et ne s'offensait de rien, cette nomination fit cependant un grand scandale. (LACRETELLE.)

(5) Rappelle au parlement la liberté bannie.

« Dans tout ce que j'entreprendrai pour le bien public, je serai aidé par vos conseils et par vos sages remontrances. » Tel fut le mot du régent au parlement, à la mort le Louis XIV.

Louis XVI, en rétablissant le parlement, après la mort de Louis XV, lui rendit le droit de remontrances et même d'itératives remontrances, après l'enregistrement.

(6) Les jésuites chassés des chapelles du roi.

Le père Letellier fut renvoyé, et même d'Aguesseau et Joly de Fleury avaient proposé l'abolition de la société des jésuites, comme la première opération de la régence.

(7) Pour que chacun sans cesse achète et vende l'or.

Les papiers de Law ont été imités par les assignats.

L'abbé Maury avait prédit, avant leur création, dans son discours à l'assemblée consituante, qu'une paire de bottes vaudrait 2000 liv. en papier; elle a valu davantage.

Chénier a dit de l'époque de la régence :

Plutus ôtait, rendait, retirait tour à tour,
Ses dons capricieux et sa faveur d'un jour.

(8) Il faut laisser tomber le pouvoir souverain.

On se souvient de cette chanson de M. Delille, où étaient ces mots :

Le roi, notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.

(9) Il l'insulte à sa mort, parce qu'il fut pieux.

« Les restes de Louis XIV, insultés en 1715, furent exhumés, en 1793, avec ceux de nos rois. La monarchie avait déjà reçu quelque atteinte le jour où le deuil d'un tel monarque fut profané. « (Lacretelle.)

(10) Répandez, propagez nos préceptes utiles.

« Un pyrrhonisme railleur, aidé de la corruption des mœurs publiques, ébranlait les principes de la foi, de la moralité, et de toutes les idées conservatrices de l'ordre social. » (Schlegel.)

(11) D'ignobles artisans du désordre et du vice.

« On voyait parmi eux un homme qui n'avait aucun de leurs avantages, mais qui tirait un parti plus habile d'une immoralité plus profonde; c'était l'abbé Dubois. (Lacretelle.)

(12) Ainsi croît en secret la ligue menaçante.

Les philosophes eux-mêmes ont pensé qu'il y avait ligue; Chénier a dit :

Diderot, d'Alembert, contre les oppresseurs,
Sous un libre étendard liguèrent les penseurs.

(13) Ce peuple brise un jour une idole qu'il aime.

Louis XVI écrivait au pape Pie VI :

Le peuple Français, toujours épris des nouveautés, oublie bientôt ce qui fut l'objet de son enthousiasme. L'idole qu'il élève, fut souvent renversée le même jour.

(14) Heureux qui, pour tomber, monte au suprême rang!

Je sais qu'il n'y a pas loin, disait Mirabeau, du Capitole à la roche Tarpéienne.

(15) Sur le peuple étonné, mes immenses largess s.

Une multitude de vagabonds se rassembla dans différentes parties du royaume. Un salaire qui leur était payé par des hommes qu'on ne pourrait nommer aujourd'hui avec ass z de certitude, excitait leurs fureurs factices. En montrant tous les signes de l'ivresse, ils poussaient les cris de la faim. (LACRETELLE)

Mais ces largesses n'ont pas servi à ceux qui les prodiguaient. Tacite a dit aussi d'Othon, qu'il ne saurait pas donner, mais qu'il saurait dissiper.

(16) Lentement diriger cet Etat vieillissant.

On peut dire que le cardinal de Fleury ne faisait qu'un pas chaque jour; mais qu'excepté dans la mauvaise opération des rentes, il n'eut point à faire de pas rétrograde.

(17) Nos prudens maréchaux calmeront nos soldats.

Econome, désintéressé, pacifique, dit M. de Lacretelle du cardinal de Fleury.

(18) D'autres espèrent voir une femme chérie.

On donne au roi une maîtresse, comme on lui avait donné une épouse, sans le consulter. (LACRETELLE.)

(19) L'Etat sera soumis aux faveurs de l'amour.

La marquise de Pompadour régnait sans rivale; aucune maîtresse de nos rois ne s'était élevée à une influence politique aussi directe; elle essayait et se jouait de tout, comme une femme légère. (LACRETELLE.)

(20) Eh bien, sous une femme, on règne avec faiblesse.

Louis XV était ramené, par le bonheur, à son indolence; il était plus facile de lui faire voir encore quelques combats, que de lui inspirer cette activité soutenue, qui dirige à la fois, la guerre, les négociations et les finances. (LACRETELLE.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AUMALE, LORRAINE.

LORRAINE.

Ah! qu'il me serait doux de défendre mon frère,
Et j'arme contre lui la prudence d'un père!

D'AUMALE.

Pourquoi donc en ce jour êtes-vous alarmé?
Guise ne fut jamais plus digne d'être aimé.
Ignorez-vous, mon fils, que Guise plus tranquille
S'est montré repentant, vertueux et docile,
Et lorsque sa valeur va l'éloigner de vous,
Il a l'ambition d'être digne de nous.

LORRAINE.

Ah! vous ne savez pas que lorsque ici mon frère
Nous eut peint un remord que nous crûmes sincère,
S'unissant en secret à d'autres factieux,
Il trama de nouveau des complots odieux.

D'AUMALE.

Je suis surpris aussi d'une foule inconnue
Sans cesse circulant et fuyant à ma vue.

Mais avant d'accuser, il faut interroger;
Je veux le mieux connaître avant de le juger.
Je l'ai fait appeler ; qu'il réponde, s'il m'aime.
Je serai, s'il est pur, plus heureux que lui-même.

LORRAINE.

Devrait-il imiter ces hommes turbulens,
Lui, qui pourrait briller par de nobles talens ?

D'AUMALE.

Si je l'abandonnais, il se perdrait sans doute,
Je dois le conseiller, tant que son cœur m'écoute.
Je l'aimerais encor, s'il n'était plus soumis.
Qu'il voye autour de lui d'immuables amis
Suivant dans ses écarts sa jeunesse incertaine,
Prêts à tendre les bras si leur voix le ramène,
Prêts à le consoler s'il éprouve un malheur.

LORRAINE.

Evitons-lui surtout le premier déshonneur;
Jamais son cœur souillé ne reprendrait le calme,
Et l'honneur se flétrit dès qu'on blesse une palme.
Mais daignez craindre aussi d'offenser sa fierté;
Peut-être il se perdrait s'il était irrité ;
Ah ! montrez-lui d'abord votre cœur pour refuge,
Daignez être son père avant d'être son juge.

SCÈNE II.

D'AUMALE, LORRAINE, GUISE.

GUISE.

J'obéis à votre ordre, et je viens demander,
Mon père, à quel sujet vous m'avez fait mander.

D'AUMALE.

Mon fils, ma vie encor n'a pas été flétrie ;
J'aime, comme un soldat, mon prince et ma patrie.

Je suis ambitieux de servir mon pays,
Et de laisser un jour mon exemple à mes fils.
Mais je ne cherche point une gloire inutile,
Je suis sujet fidèle et citoyen tranquille;
Je goûte en ma famille un bonheur sans éclat,
Et je suis toujours prêt à défendre l'Etat.
Quel serait mon chagrin, si je voyais ton frère
Rompre entre nous le nœud de cet accord prospère,
Ou si par sa conduite il nous flétrissait tous,
Nous qui n'avons qu'un nom, qu'un honneur entre nous!
Juge quel deuil plus grand couvrirait ma famille,
Si tu devais ternir l'éclat dont elle brille,
Toi, l'aîné de ses fils, l'héritier de mon rang!

GUISE.

Mon frère est comme moi digne de votre sang.
Oui, mon père, en son nom, j'en donne l'assurance,
Et s'il n'a pas en moi la même confiance,
Je puis suffire seul à me dire innocent,
Puisque rien ne m'accuse, et nul ne me dément.

LORRAINE.

Non, tu n'as pas flétri ton noble caractère,
Je serais ton garant.

GUISE.

Il n'en faut point, j'espère.
Mon père en doute-t-il?

D'AUMALE.

Je viens t'interroger;
Je ne t'accuse pas.

GUISE.

Vous pourrez me juger;
Ah! répondre à mon père est un devoir facile.

D'AUMALE.

Dis-moi donc par quel ordre, en ce palais tranquille,
On voit des inconnus se réunir sans bruit;
Quelques-uns semblent suivre un chef qui les conduit;
Mais d'autres, plus zélés et circulant sans cesse,
Semblent près de ces murs veiller avec adresse,
Ou par fois se hâter en messagers actifs,
Quand d'autres les pressant, soucieux et craintifs,
Semblent des criminels qui craignent les supplices,
Ou d'ardens factieux qui cherchent des complices.
Tu vois que franchement je m'explique avec toi.

GUISE.

Vous n'aurez point, mon père, à vous plaindre de moi.
Parvient-on sans intrigue à se faire connaître ?
Si j'ai quelques amis, ils m'aideront peut-être.
Souffrez qu'on cherche à plaire au roi que vous aimez,
Les Français en tous temps y sont accoutumés.

D'AUMALE.

Quoi ! c'est en courtisan que tu parles de brigues
Qui semblent des complots plutôt que des intrigues !

GUISE.

Je conspire, en effet, et je suis peu la Cour;
Et puisque vous daignez me sonder en ce jour,
Je veux qu'à mes desseins vous deveniez propice,
Et que dans mes complots vous soyez mon complice.
Laissez-moi de vos vœux prévenir mes amis,
Je vais vous présenter ceux que j'ai réunis. (1)

SCÈNE III.

D'AUMALE, LORRAINE, GUISE, COURTENAI, quelques Seigneurs, et des savans Philosophes.

GUISE.

Ah ! venez, factieux d'une espèce nouvelle,
Veillez sur la patrie, et conspirez pour elle;

Et d'un nouvel honneur illustrez votre sang,
Courtenai, Marsillac, Longueville et Marsan.
Vous-même des vassaux brisez l'antique chaîne,
Joignez à vos lauriers la couronne de chêne.
Et vous, sages hardis, philosophes savans,
Consolez les vieillards, instruisez les enfans,
Versez aux nations des torrens de lumières,
Convertissez les rois, rendez les peuples frères,
Donnez-leur pour lien la sainte humanité,
Et faites sous les lois fleurir la liberté.
Qu'aucune nation ne soit du joug flétrie :
La France est mon berceau, le monde est ma patrie.

LORRAINE.

C'est prendre trop de soins, mon frère, en ce moment,
Respecte avec sagesse un vieux gouvernement, (2)
Imprudent, si tu crois le pouvoir reconstruire,
Et déjà factieux, si tu le veux détruire. (3)

GUISE.

Et moi, je ne connais de factieux qu'armés.
Craint-on que les abus soient trop tôt réformés ?
Et n'est-il pas permis d'éclairer nos provinces,
D'instruire notre peuple, et conseiller nos princes? (4)

LORRAINE.

Sans doute, on peut souvent réformer des abus;
On en retrouve alors quelques autres de plus.

D'AUMALE.

(*à Lorraine.*)

C'est trop dire, mon fils ; l'antique monarchie
Sur de nouveaux ressorts peut être raffermie ;

(*à Guise.*)

Mais il faut les placer, Guise, sans l'ébranler ;
Qui chérit son pays ne veut point le troubler.
J'admire comme toi ces philosophes sages,

Quand la morale pure embellit leurs ouvrages,
Et lorsque pour m'instruire, ils discutent la loi,
Ou mettent l'opprimé sous les yeux de son roi.

GUISE (*montrant plusieurs philosophes*).

Eh bien! voici celui qui, sauvant l'innocence,
Fit entendre au barreau la plus belle éloquence.
Celui-ci, plus hardi, fit un code de mœurs,
Indépendant des lois, des cultes, des erreurs.
Tous prêchent l'union, la paix, la tolérance; (5)
Oui, nous conspirons tous le bonheur de la France.
Mais apprenez qu'enfin, sûrs d'un secret appui,
Le plus vaste dessein nous occupe aujourd'hui.
Nous osons réunir toutes les connaissances, (6)
Suivre le cours des arts, des lettres, des sciences,
Et de leurs lents progrès marquer les résultats :
Comme ils ont influé sur le sort des Etats.
Oui, nous saurons fixer sur sa base éternelle,
L'arche des vérité, immuable comme elle.

LORRAINE.

Ainsi, vous ralliez cent écrivains ardens,
Tous différant de vœux, d'esprit et de talens;
Et quelques-uns peut-être, apôtres du sophisme,
A l'abri de vos noms, vont prêcher l'athéisme.
Mais Dieu, qui les entend, déjà les livre entre eux
A la diversité des langues et des vœux. (7)
Sans cesse contre eux-même ils armeront l'envie;
Les secrets sortiront à la fin de la vie;
Ils seront l'un par l'autre accusés et trahis, (8)
Et les plus illustrés seront les plus flétris.

D'AUMALE.

Je dois de ce projet prendre encor la défense.
Mon fils, il est utile autant qu'il est immense;
Et si quelque mot blesse ou le culte ou les mœurs,
Le temps rectifiera d'innocentes erreurs.

SCÈNE IV.

D'AUMALE, LORRAINE, GUISE, COURTENAI, DUPRAT, et quelques Seigneurs et Philosophes.

DUPRAT.

Fidèles compagnons de fortune et de gloire,
Soyez instruits d'un fait que l'on a peine à croire.
Vous qui du bien public vous montrez si jaloux,
Sachez que notre roi l'est encor plus que vous.
Ce prince, en sa jeunesse, écartant la couronne,
Semblait fuir les grandeurs et redouter le trône,
Mais, lorsque enfin ses vœux sont aujourd'hui connus,
Tachez par ses bienfaits de compter ses vertus.
Louis sort du Conseil, et d'une voix sincère,
Il a promis déjà tout le bien qu'il veut faire. (9)
Forcé de recueillir un tribut général,
Il veut qu'à ses sujets, le fardeau soit égal.
Mais il ne souffre plus d'esclave en ses domaines;
C'est au crime jugé qu'il réserve les chaînes;
Il veut que l'accusé ne soit que malheureux;
Et surtout il proscrit ces tourmens dangereux,
Qui forcent l'innocent de confesser des crimes,
Et qui souillent de sang les plus blanches victimes.
Il fait plus, il défend que l'on frappe un soldat;
Plus généreux encore, il réforme l'Etat.
Louis veut gouverner par des lois immuables;
Près de lui, de son peuple assemblant les notables,
Lui-même il les invite à limiter ses droits;
Et ce roi veut borner la puissance des rois. (10)

D'AUMALE.

Ainsi, notre monarque aimera la patrie!

Nul ministre insolent, nulle femme chérie
Ne fera négliger nos plus chers intérêts ;
Ce prince n'a qu'un vœu : rendre heureux les Français.

DUPRAT.

Oui, je vois les frondeurs se taire avec prudence,
Et lui-même il contraint les flatteurs au silence.
Les courtisans n'ont plus de vice à célébrer,
(*regardant Guise*).
Le factieux s'étonne, et n'ose conspirer.

GUISE (*après un moment d'étonnement*).

Ah ! célébrons ce roi qui délivre la France,
Et sur la liberté veut fonder sa puissance.
Admirons ses vertus, publions-en les traits,
Et ne le laissons point ménager ses bienfaits. (11)
Le peuple souverain, en le nommant son père,
Pourra légitimer son sacré caractère,
S'il ose, reprenant ses immuables droits,
Consacrer librement la couronne des rois. (12)

LORRAINE.

Je t'accuse à regret, mais je sais te comprendre.
C'est le meilleur des rois que nous devons défendre !
Mon frère, ta révolte est prête d'éclater,
Et tu vantes Louis pour le mieux insulter.
Quand il borne ses droits, tu prétends les détruire ; (13)
C'est avec ses bienfaits que tu lui sauras nuire,
Et même on n'en doit plus recevoir de sa main,
Quand on nomme déjà le peuple souverain.
(*à d'Aumale*).
Mon père, vos deux fils vont, d'une audace extrême,
Prendre divers partis, peut-être en ce jour même.
Mais vous qui m'accusez et blâmez mon effroi,
Vous me suivrez bientôt sous les drapeaux du roi.

D'AUMALE.

Quelque soient les soupçons que vous formiez, Lorraine,
Quel zèle immodéré loin de nous vous entraîne?
Devez-vous, quelque sort que vous puissiez prévoir,
Etre plus que le roi jaloux de son pouvoir?
Vous semblez le premier attaquer sa couronne,
Lorsque vous vous armez avant qu'il vous l'ordonne;
Vous a-t-on confié l'intérêt de l'Etat?
Non : vous avez des chefs, et n'êtes qu'un soldat.
Ne l'oubliez jamais.

LORRAINE.

Je m'en souviens, mon père.
Mon bras, aux factieux, le prouvera, j'espère.
Je suis soldat du roi, je vole à son palais.
Nos fidèles guerriers, fiers d'en garder l'accès,
Si leur vieux maréchal ne commande lui-même,
Retrouveront un Guise en mon audace extrême.
Viens combattre, mon frère, et, las d'obscurs complots
Ose te découvrir, sois coupable en héros.
S'il est vrai que ton bras contre ton roi se lève,
Tu trouveras partout mon sein devant ton glaive. (14)

SCÈNE V.

D'AUMALE, GUISE, COURTENAY, DUPRAT, des Seigneurs et des Philosophes.

GUISE.

Ah! mon père, excusez des transports généreux
Daignez au roi, vous-même, interpréter nos vœux.
Portez-lui notre hommage, et dans une humble adresse,

Peignez de ses sujets la commune allégresse.
Dites-lui leur espoir, montrez-lui leurs besoins,
Exprimez un amour dont nous sommes témoins.

D'AUMALE (*à quelques seigneurs.*)

Oui, venez avec moi, que nous sachions nous-même
Quel bruit a pu semer cette terreur extrême;
Et je ramènerai Lorraine plus soumis,
Au sein de sa famille et près de ses amis.
(*à Guise.*)
Me suivras-tu, mon fils?

GUISE.

Je ne tarderai guère.

D'AUMALE.

Tu seras près du roi?

GUISE.

Vous m'y verrez, mon père!
(*à Duprat.*) (*D'. umale sort.*)
Toi, presse nos amis; frappe les premiers coups;
Qu'enfin à la révolte ils soient entraînés tous.
(*à Courtenay.*) (*Duprat sort.*)
Toi, veille près du roi; tâche surtout qu'il fuie,
Son calme peut du peuple arrêter la furie.
(*à quelques autres*). (*Courtenay sort*)
Allez . . . . Je veux encore être seul un moment,
Je veux éteindre en moi le dernier sentiment.
Mais, qu'entends-je? qui vient?

SCÈNE VI.

GUISE, M.me DE SANCERRE.

M.me DE SANCERRE.

Guise, sauvez la France.
Quelques vils factieux guident un peuple immense,

Qui se révolte, s'arme et menace à la fois.
Ils ont, avec audace, insulté tous les rois,
Et portant à ce point leur coupable insolence,
Ils nomment liberté, l'excès de la licence.
Mais pour les arrêter tous, il ne faut qu'un soldat,
Et c'est vous qu'on attend. Vous sauverez l'Etat.

GUISE.

Je voulais à l'instant m'interroger moi-même.
Mais quand vous me marquez cet intérêt extrême,
Madame, permettez que je juge, avec vous,
Quel sort plus dignement peut m'élever sur tous.
Avez-vous quelquefois contemplé dès l'aurore,
Ces nuages de feux dont le ciel se colore?
Cet horizon sanglant annonce le courroux
D'un Dieu vengeur, armé, prêt à frapper sur nous.
Sage est le voyageur qui prévoit la tempête,
Et se fait un asile où repose sa tête:
Heureux l'homme hardi, bravant les aquilons,
Et porté par l'orage à la cime des monts.

M.me DE SANCERRE.

O Dieu! pouvez-vous, Guise, être incertain encore!
Le temps presse, ce jour vous perd ou vous honore.

GUISE, *avec une ironie amère.*

Il m'honore, en effet, si je sers bien l'Etat.
Quand j'aurai cinquante ans été brave soldat,
Il se peut qu'à ma mort, un ami plein de zèle
Inscrive sur ma tombe: il fut sujet fidèle;
Et lorsque autour de moi, j'aurai fait quelque bien,
Peut-être, dira-t-on: il fut bon citoyen.

M.me DE SANCERRE.

Quelle gloire jamais peut être plus chérie
Que celle qu'on acquiert en servant la patrie?

GUISE.

Mais qui voit-on jouir des honneurs éclatans ?
Les rangs sont-ils marqués aux degrés des talens ?
Je pourrai réussir, quand je serai docile.

M.me DE SANCERRE.

Non ; sachez parvenir à force d'être utile.

GUISE.

Utile ! à quelque grand qui s'élève en crédit,
Au ministre, s'il daigne user de mon esprit ;
Voilà comme on parvient !

M.me DE SANCERRE.

Eh ! qui peut vous connoître ?
Si vous aimez l'Etat, l'avez-vous fait paraître ?

GUISE.

Comme on peut le servir, quand on règne sur lui ?

M.me DE SANCERRE.

Dieu ! quelle ambition vous aveugle aujourd'hui ?
Montrez-vous dans les rangs des citoyens fidèles ;
Défendez votre roi qu'attaquent des rebelles,
Vous servez à sa Cour un des premiers sujets.

GUISE.

Eh ! moi-même, à mes pieds je puis voir des Français !
Ce peuple révolté peut m'accepter pour maître.

M.me DE SANCERRE.

Juste ciel !

GUISE.

Il est vrai que je serais un traître,
Comme Bourbon, Turenne et deux Montmorency. (15)

M.me DE SANCERRE.

Ah ! ne rappelez point de tels hommes ici.
Quoiqu'ils eussent assez de courage et d'audace,
Ils n'auraient point armé la vile populace ;

Ils bravaient un ministre et respectaient le roi.

GUISE.

Aussi leur triste fin sert d'exemple pour moi.
Madame, c'en est fait; c'est le sort qui l'ordonne;
Je brave l'échafaud pour aspirer au trône.

M.me DE SANCERRE.

Ah! de grâce, arrêtez; tout est perdu pour vous;
Et c'est le crime encor qui vous arrache à nous!
Je ne vous parle point de ma tristesse amère;
Mais quel deuil va couvrir votre famille entière?

GUISE.

Mes parens me sont chers; mais sans gloire auprès d'eux,
Ni même auprès de vous, je ne vivrais heureux.
Je vous aime pourtant; ma plus douce espérance
Serait de partager avec vous ma puissance,
Et d'unir à vos pieds, par un noble attentat,
Les lys du diadème aux lauriers du soldat.

M.me DE SANCERRE.

Oui, pour preuve d'amour, je suis abandonnée;
A ne nous voir jamais je serai condamnée!

GUISE.

Sans doute, je vous perds, s'il faut être vaincu,
Et tâchez d'oublier même que j'ai vécu.

M.me DE SANCERRE.

Et si vous l'emportez, sujet traître et rebelle,
Unirai-je à ma main votre main criminelle?
Au moins, si vous tombez, nous pourrons pleurer tous;
Vainqueur, notre devoir est de rougir de vous.

GUISE.

Vainqueur? ah! j'entendrais un plus tendre langage.

M.me DE SANCERRE.

Non, jamais.

GUISE.

Je ne puis retarder davantage . . . . . .

M.me DE SANCERRE.

Un seul moment.

GUISE.

Laissez mon destin s'accomplir.

M.me DE SANCERRE.

Connaissez-le, du moins, avant de le remplir.

GUISE.

Non, ne me dites rien.

M.me DE SANCERRE.

En cette crainte extrême,

Je n'ai plus de secret.

GUISE.

Ah! combien je vous aime!

M.me DE SANCERRE.

M'abandonneriez-vous, Guise, si vous m'aimiez?

GUISE.

Dois-je être sans éclat pour que vous m'estimiez?

M.me DE SANCERRE.

Ne pourrais-je au bonheur consacrer votre vie?

GUISE.

Qu'elle soit digne au moins de vous être asservie!

M.me DE SANCERRE.

Songez que mon amant, s'il ne sert bien son roi,
Est indigne à jamais de lui-même et de moi.

GUISE.

Vous m'aimerez brillant d'une grandeur nouvelle.

M.me DE SANCERRE.

Je vous fuirai, couvert d'une honte éternelle.

GUISE.

Non : je vais m'illustrant, vous plaire malgré vous.

M.me DE SANCERRE.

Guise, adieu.

GUISE.

Je reviens.

M.me DE SANCERRE.

Non : vous nous perdez tous.

NOTES DU TROISIÈME ACTE.

(1) Je vais vous présenter ceux que j'ai réunis.
Les clubs ont été les premiers foyers de l'ardeur révolutionnaire.

(2) Respecte, avec sagesse, un vieux gouvernement.
M. Suard écrivait, en l'an 12 de notre prétendue république : « Il faut n'avoir aucune idée de la nature de l'homme et de son histoire, pour imaginer qu'on puisse greffer des plans exotiques de démocratie sur les racines profondes d'une vieille monarchie. »

(3) Imprudent, si tu crois le pouvoir reconstruire.
« Des Pygmées sont bons pour abattre, disait Mirabeau, la veille de sa mort; mais il faut des hommes pour reconstruire, et nous n'en avons pas. »

(4) D'instruire notre peuple et conseiller nos princes.
Chénier a dit, de la philosophie :

> Puissance reconnue, elle obtint, à la fois,
> L'amour des nations et le respect des rois.

(5) Tous prêchent l'union, la paix, la tolérance.
Cette philosophie du dix-huitième siècle, a rendu plus populaires toutes les connaissances utiles et tous les arts nécessaires ; elle a créé une chimie nouvelle, et a reculé au loin les sciences physiques et naturelles; elle a inventé l'art de naviguer dans les airs et sous les eaux ; elle a appris celui d'arracher un grand nombre d'hommes à une mort apparente : elle a offert une multitude de secours nouveaux pour le soulagement des innombrables maux qui affligent l'humanité ; elle a uni les peuples par des rapports plus intimes ; elle a épuré les mœurs nationales, perverties par l'hypocrisie qui avait souillé la fin du règne de Louis XIV, et plus encore par la licence effrontée de la régence ; elle a introduit les meilleurs principes dans l'administration, la justice, le commerce et les

finances; elle a produit enfin Montesquieu, Voltaire, Buffon, et beaucoup d'hommes d'un mérite supérieur, qui ont enrichi la littérature et la science, par des découvertes importantes et utiles, ou par des productions ingénieuses et intéressantes. (*Extrait du Publiciste.*)

(6) Oui, nous conspirons tout le bonheur de la France.
Racine a dit : Conspirer la mort d'un enfant.

(7) Nous osons réunir toutes les connaissances.
E'Encyclopédie, en 1751. « Les philosophes venaient de créer une jouissance nouvelle pour l'esprit et pour l'orgueil, celle de parcourir le cercle des connaissances humaines. (LACRETELE.)

(8) A la diversité des langues et des vœux.
D'Alembert écrivait alors : C'est un habit d'arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. Diderot en a fait une peinture plus complette : « Ici, nous sommes boursouflés, dit-il, et d'un volume exhorbitant; là, maigres, petits, mesquins, secs et décharnés. Dans un endroit, nous ressemblons à des squelettes; dans un autre, nous avons un air hydropique. Nous sommes alternativement nains et géans, colosses et pygmées; droits, bien faits et proportionnés; bossus, boiteux et contrefaits. Ajoutez à ces bizarreries celle d'un discours, tantôt abstrait, obscur ou recherché, plus souvent négligé, traînant et lâche, et vous comparerez l'ouvrage entier au monstre de l'art poétique, ou même à quelque chose de plus hideux. »

(9) Ils seront l'un par l'autre accusés et trahis.
Correspondance de Voltaire et de d'Alembert publiée après leur mort : correspondance de Grimm, qui se moquait des philosophes, en vivant avec eux : correspondance de la Harpe avec le grand duc de Russie, qu'il n'a publiée que lorsqu'il n'était plus philosophe.

(10) Il a promis déjà tout le bien qu'il veut faire.
« Voici quels étaient les principaux projets qui se discutaient dans le public et qu'on espérait voir se réaliser bientôt : la liberté illimitée du commerce, la suppression des droits les plus onéreux sur les consommations et sur-tout de la gabelle; l'abolition de la corvée; celle des usages les plus tyranniques, nés de la féodalité; les deux vingtièmes et les tailles convertis en un impôt territorial, qui assujettirait la noblesse et le clergé aux charges communes; l'égale répartition de l'impôt, assurée par le cadastre général des terres du royaume; la liberté des consciences; le rappel des protestans; la suppression de la plupart des monastères, en conservant aux moines, les droits de propriétaires-

usufruitiers; le rachat des rentes féodales, combiné avec le respect pour la propriété; l'abolition de la torture; un code criminel moins effrayant pour les accusés; un seul code civil substitué aux dispositions incohérentes du droit coutumier, mêlé avec le droit romain; l'uniformité des poids et mesures; la suppression des jurandes et maîtrises, et de toutes les entraves apportées à l'industrie; tout ce qui rendait les provinces françaises, étrangères l'une à l'autre, et quelquefois ennemies, modifié ou écarté; des administrations provinciales, composées de grands propriétaires, combinant, avec ordre, les intérêts municipaux, substituant l'utilité au luxe capricieux des monumens, perçant de nouvelles routes, joignant les fleuves et les mers par de nombreux canaux; les riches abbayes tenues en réserve après la mort des titulaires; l'aisance des curés et des vicaires assurée; ces interprètes de la plus pure des morales, appelés à préserver le peuple des campagnes, des maux de l'ignorance; les philosophes invités à fournir, au gouvernement le tribut de leurs observations philanthropiques; la pensée rendue aussi libre que l'industrie; un nouveau système d'instruction publique, où tous les vieux préjugés seraient combattus; enfin, l'autorité civile rendue indépendante du pouvoir ecclésiastique. (Lacretelle.)

(11) Et ce roi veut borner la puissance des rois.

L'assemblée des notables, en 1786; l'assemblée constituante, en 1789. Le mot de monarchie limitée retentissait partout. Quelle phrase touchante que celle qu'on lit dans une lettre de Louis XVI au duc de Polignac, du 18 novembre 1790. « Il était si facile, dit-il, d'opérer le bien, lorsque, moi-même, j'allais au-devant de tout ce que le peuple pouvait raisonnablement ambitionner. »

(1) Et ne le laissons pas ménager ses bienfaits.

Lorsque le roi eût accordé la double représentation du tiers en conservant le vote par ordres: « Nous saurons bien, disait-on, forcer » la noblesse et le clergé à une délibération commune. Le roi et son » ministre ont craint sans doute de les irriter, en nous accordant à la » fois, deux faveurs signalées; mais l'une est la conséquence de l'autre; » ils ont pris avec nous un engagement qui les lie. » (Lacretelle.)

(13) Consacrer librement la couronne des rois.

Mirabeau a dit, dans son adresse au roi, le 7 juillet: « Les députés » de la nation sont appelés à consacrer avec vous les droits éminens de » la royauté, sur la base inamovible de la liberté du peuple. »

(14) Quand il borne ses droits, tu prétends les détruire.

Mably, (dans son livre des droits et des devoirs du citoyen) a prévu

que les parlemens pourraient un jour refuser l'enregistrement des taxes nouvelles, demander les Etats généraux et amener une révolution.

(15) Tu trouveras partout mon sein devant ton glaive.

C'est le mot de Mademoiselle Cazotte: « Vous n'arriverez à mon père qu'après m'avoir percé le cœur. »

(16) Comme Bourbon, Turenne et deux Montmorency.

Le connétable de Bourbon abandonna la France et servit contre le roi, parce qu'il avait perdu son procès contre Louise de Savoie, légitime héritière des biens de la maison de Bourbon.

Turenne servit contre le roi pendant quelques années, et allié avec les Espagnols pendant deux à trois ans, il a rentré, en 1651, au service du roi.

On aurait pu citer le connétable, Anne de Montmorency, et le maréchal Français de Montmorency, comme ayant paru un moment, servant ou conspirant contre le roi; mais en n'en citant que deux, on veut parler du connétable Henry de Montmorency, qui se retira chez le duc de Savoie, et s'étant allié avec lui, se mit à la tête des mécontens du Languedoc, sous le règne de Henri III; et du duc Henry de Montmorency, son fils, qui fut décapité, à Toulouse, en 1636.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARECHAL, LORRAINE.

LE MARÉCHAL.

Oui, pars, tu dois sortir d'une ville rebelle,
Pour sauver la patrie, il faut s'armer contre elle.
Suis les amis du roi ; sous leurs drapeaux unis,
Puisses-tu délivrer le fils de Saint-Louis!
Moi, je reste, je veux partager sa souffrance;
Mon roi m'a fait long-tems partager sa puissance. (1)
Sais-tu qu'il est captif, qu'il est chargé de fers,
Et qu'on veut d'un grand crime étonner l'univers :
Le plus juste des rois jugé comme un coupable !
On a formé déjà le conseil redoutable ;
Peut-être au nom du peuple il sera condamné,
Lui, qui serait puissant, s'il ne l'eût épargné! (2)
Un seul espoir encore adoucit ma souffrance :
C'est moi qu'il a choisi pour prendre sa défense ;
Ah ! si j'espère en vain le sauver aujourd'hui,
Je réclame l'honneur de mourir avec lui.

LORRAINE.

Non, vous ne mourrez point; je défends votre vie;
Je combats pour mon roi, mon père et ma patrie,

De quelle vive ardeur je dois être animé ?
Je me sentis heureux dès que je fus armé.

LE MARÉCHAL.

Ah! que tes sentimens font tressaillir mon ame !
J'ai brûlé si long-tems de l'ardeur qui t'enflamme !
Quand l'aîné de mes fils n'existe plus pour moi,
Que j'aime à retrouver tant de vertus en toi !

LORRAINE.

Ah ! mon frère, sans doute, a paru peu fidèle ;
Mais lui, qu'on nomme chef de ce peuple rebelle,
Il ne se mêle point encore aux factieux ;
N'eût-on pas reconnu le plus audacieux.

LE MARÉCHAL

Guise a dans le secret excité la révolte.
Il a semé partout des crimes qu'il récolte.
Il ne se livre point à des séditieux,
Mais il a réuni les plus braves d'entre eux ;
Et levant des soldats à leur prince infidèles,
Au nom de la patrie, il arme des rébelles.
Ah ! c'est envain qu'aux rois il prétend succéder ;
Il ne sait qu'entreprendre, et ne sait point fonder. (3)
En vain il veut souiller notre blanche couronne,
Nos lys, sans se flétrir, tomberont sous le trône.
Tu me restes au moins, ô toi, mon digne fils,
N'as-tu pas consacré ton bras à ton pays?
Va combatre, et sers-toi de mes antiques armes ;
Prends mon vieux bouclier ; au sein de nos allarmes,
Garde bien ma devise : *il n'est qu'un seul honneur.*

LORRAINE.

Elle sera toujours imprimée en mon cœur.

LE MARÉCHAL.

Pars donc. Ma gloire ici ne sera pas flétrie.
Tous deux également nous servons la patrie.

[*Apercevant madame de Sancerre.*]

Mais on vient t'arrêter. Que tes adieux soient courts,
Ce triste jour de gloire est peu propre aux amours.

SCÈNE II.

LORRAINE, M.me DE SANCERRE.

LORRAINE.

Ah! Madame, il m'est doux de vous offrir encore
Les plus sincères vœux d'un cœur qui vous adore.
Je ne voudrais jamais rappeler près de vous,
Les erreurs de mon frère et ses torts envers nous.
Mais si, dans votre choix, vous étiez incertaine,
Permettez que l'amour à vos pieds me ramène,
Dès que j'aurai rempli mes devoirs de Français.

M.me DE SANCERRE.

Chevalier, votre frère est perdu pour jamais.
Il a souillé son nom, il a flétri sa gloire;
Je ne voudrais jamais m'unir à sa mémoire.
Ainsi, vous n'avez plus à craindre de rival;
Mais sachez qu'il nous lie à son destin fatal,
Que, lui seul commandant à notre destinée,
Guise rompt en ce jour tout projet d'hyménée;
Et toujours ennemis, quoique indigne de nous,
Me rend, pour se venger, trop indigne de vous.

LORRAINE.

O dieu! quelle est ma crainte et ma surprise extrême?

M.me DE SANCERRE.

Oui, j'hésitai long-tems, je m'ignorais moi-même,

Je croyais que mes vœux n'étaient point arrêtés ;
J'admirais tour à tour vos belles qualités ;
Car Guise en montre aussi. Mais depuis son absence,
Et lorsque, entre nous tous, il rompt toute alliance,
Je crois me mieux connaître et je sens mon malheur.

LORRAINE.

Vous l'aimez !

M.me DE SANCERRE.

J'en rougis.

LORRAINE.

Vous déchirez mon cœur.

M.me DE SANCERRE.

J'ai dû vous l'avouer.

LORRAINE.

Ainsi pour récompense,
Vous m'ôtez le bonheur et même l'espérance.

M.me DE SANCERRE.

Ah ! lorsque, malgré moi, Guise s'est révolté,
Et lorsqu'en le perdant mon cœur l'a regretté,
Pour la première fois, rougissant de moi-même,
J'aurais voulu cacher au moins ma honte extrême,
Et mon devoir me force à vous la dévoiler.

LORRAINE.

D'un regret éternel vous venez m'accabler.
Mais j'enferme en mon cœur cette tristesse amère ;
Et je veux être aussi généreux et sincère.
Puisque Guise est aimé, qu'il vive donc pour nous !

M.me DE SANCERRE.

Que dites-vous ? Jamais.

LORRAINE.

Je l'aime autant que vous.

Et je veux l'arracher à ce délire extrême,
Et je veux vous le rendre, en vous perdant moi-même !
Dieu ! que ces révoltés vaincus par nos guerriers,
Soient aux drapeaux des rois ramenés prisonniers,
Et que Guise, enchaîné, remis en ma puissance,
Soit assez fier encor pour braver ma vengeance :
Qu'il tremble ; en pardonnant, je puis l'humilier,
Si je suis assez fort pour me sacrifier.
Oui, je pars, je vais vaincre, et vous rends l'un à l'autre ;
Et je perds mon bonheur pour assurer le vôtre.

SCÈNE III.

M^me^. DE SANCERRE.

Que dit-il ? tout espoir ne m'est pas défendu !
Dieu ! je reverrais Guise ! il me serait rendu !
Que dis-je ? ah ! cette joie et m'indigne et m'accable ;
Ai-je donc oublié combien il est coupable ?
S'il est vaincu, soumis, enchaîné, prisonnier,
Qu'il tâche, aux pieds du roi, de se justifier ;
Mais qu'il ne cherche point à calmer ma colère ;
Qu'il ne m'offre jamais même un remord sincère,
Son crime pour toujours le sépare de moi ;
Un Guise doit-il être infidèle à son roi ?
Mais pourquoi me ravir ma dernière espérance ?
Le laisserais-je seul en proie à la souffrance,
Si, pressé de remords et puni dans son cœur,
Je voyais sur ses traits se graver sa douleur ?
Ah ! c'est le seul espoir qui désormais m'entraîne.
Oui, j'aspire, s'il souffre, à soulager sa peine ;
Heureux, je l'abandonne à ses coupables vœux ;
Je puis le consoler, s'il devient malheureux.

SCÈNE IV

Mme. DES ANCERRE, LE MARÉCHAL, D'AUMALE.

LE MARÉCHAL [*à quelques-uns de ses serviteurs.*]

Calmez, mes vieux amis, d'inutiles allarmes ;
Ah! ce n'est pas sur nous qu'il faut verser des larmes.
Moi, je n'ai rien à craindre en ce commun effroi,
Amis, je désirais mourir avec mon roi.

Mme. DE SANCERRE.

Ciel ! qu'entends-je ?

D'AUMALE.

Un grand crime a souillé la patrie.
Les révoltés encor redoublent leur furie.
A peine ils arboraient leurs sanglans étendards,
Que maîtres du seul fort qui garde nos remparts,
Ils égorgeaient sans honte un vieux guerrier fidèle.
Vingt autres ont péri de cette mort cruelle.
Mais de-là, se portant au palais de nos rois,
Bientôt ces factieux massacrent à la fois
Des guerriers, si longtems l'honneur de nos provinces,
Des amis, s'attachant au danger de leurs princes,
Et des prêtres si purs qui sont morts à nos yeux,
La conscience calme et regardant les cieux. (4)
Hélas ! pour l'innocent, il n'est plus de refuge ;
Un conseil qui se fait législateur et juge,
Calomnie, interroge et condamne son roi ;
Mais l'ange veille encor sur le trône et la foi,
Et Louis lui remet la France et la couronne ;
Il meurt toujours fidèle au dieu qui l'abandonne ;

Et du vil échafaud, construit pour l'assassin,
Cet illustre martyr monte au ciel comme un saint.

Mme. DE SANCERRE.

Il meurt ! et ses amis . . . .

D'AUMALE.

Voici le plus fidèle.
Comme il sut rappeller avec force, avec zèle,
Les vertus de son roi pour le justifier !
Il en appella même au peuple tout entier,
Qui long-tems, de ce prince admira la clémence,
Et n'eût point confirmé la fatale sentence.

Mme. DE SANCERRE.

Ainsi qui nous gouverne, et quelle est donc la main
Qui régit le pouvoir du peuple souverain ?

D'AUMALE.

Madame, il n'est plus d'ordre, et jamais la licence
Ne laisse d'aucun chef affermir la puissance.
Des milliers d'assassins semblent partout unis ;
Frères dans les forfaits, dans les dangers amis ;
Et sans cesse, excitant leurs complices timides,
Toujours pressant l'ardeur de leurs crimes rapides,
Ils semblent tout entendre, avoir partout des yeux ;
Ils règnent par l'effroi qui les suit en tous lieux. (5)

Mme. DE SANCERRE.

Que fait le juste, hélas ! en ces maux déplorables ?

D'AUMALE.

Il prie, attend la mort et pleure les coupables.
Mais à des malheureux, peut-il donner secours ?
Il vole, aux bourreaux même il dispute leurs jours.
Il ne se cache point quand son ami soupire ;
Il ne fuit point la mort lorsque son frère expire. (6)

Jusques sur l'échafaud, inébranlable ami,
Il va se présenter entre le glaive et lui.
Un fils pare ses mains des chaînes de sa mère ;
Une jeune beauté court défendre son père,
Et subit en échange un horrible tourment :
Sur sa bouche a coulé le sang de l'innocent.
Mais, son père sauvé par ses efforts propices,
Sa vertu s'embellit de tous ses sacrifices. (7)

Mme. DE SANCERRE.

Ah ! ces vils criminels ne sont pas des Français.

LE MARÉCHAL.

Espérons-le, ou du moins, ne l'avouons jamais.

D'AUMALE.

Hélas ! c'est en riant que la foule assemblée
Se livre à tant d'excès dont la ville est troublée.
On proclame à grands cris l'Etat républicain ;
Ailleurs, on vante Sparte et le sénat romain ;
Le plus vil factieux prend le nom d'Aristide.
On entend célébrer l'honneur du suicide,
Le prêtre rompt ses vœux et le peuple a chassé
Celles qui soulageaient l'indigent délaissé. (8)
Ailleurs, on entend dire au peuple qui raisonne,
Que les fruits sont à tous et la terre à personne ; (9)
Et dépouillant les fils de nos proscrits nouveaux,
On dit qu'on bat monnaie au sein des échafauds.
Déjà ces factieux, par d'indignes contrastes,
Deshéritant les saints, protecteurs de nos fastes, (10)
Veulent que ces dieux vils que l'Egypte a nourris,
Remplacent les doux noms d'Auguste et de Louis.

LE MARÉCHAL.

Ah ! tous ces factieux se détruiront eux-même ; (11)
C'est ainsi que, souvent, dans le désordre extrême,

Chacun est de ses maux soi-même l'artisan ;
Le peuple, dès qu'il règne, est son propre tyran.

D'AUMALE.

Oui, mon coupable fils croit que le peuple l'aime ;
Il n'est, en commandant, qu'un esclave lui-même.
Ah ! Madame, sachez qu'excitant ses guerriers,
Il a cueilli déjà les plus fatals lauriers.

Mme. DE SANCERRE.

Guise !

D'AUMALE.

Il a repoussé les fils de nos provinces
Qui s'étaient réunis pour défendre nos princes ;
Et sa victoire, hélas ! animant ses soldats, (12)
Donne plus de durée à nos sanglans débats.

LE MARÉCHAL.

Mais le peuple en triomphe, a porté sa statue,
Et celle d'Henri quatre est sans peine abattue.
Quand le peuple d'un chef embrasse les genoux,
Il semble désigner son idole à ses coups.

Mme. DE SANCERRE.

Mais, qu'entends-je ! quel bruit ! quels cris se font entendre !
Dieu ! quelle foule immense ! ah ! que faut-il apprendre ?

SCENE V.

LE MARÉCHAL, D'AUMALE, Mme, DE SANCERRE, DUPRAT, LE PEUPLE.

DUPRAT.

Entendez-vous ces cris, chants de la liberté ?

LE PEUPLE [*en-dehors*].

Liberté !

D'AUMALE.

Je n'entends qu'un peuple révolté.

LE PEUPLE.

La liberté !

Mme. DE SANCERRE.

Je tremble.

LE PEUPLE.

Ou la mort!

D'AUMALE.

Quelle rage !

DUPRAT.

Ce cri, de vos malheurs, semble être le présage.

LE MARÉCHAL.

Nous les annoncez-vous ?

DUPRAT.

Entendez votre arrêt.

LE PEUPLE.

Liberté !

Mme. DE SANCERRE.

Ciel !

LE PEUPLE.

Ou mort !

DUPRAT.

Je frémis.

LE MARÉCHAL.

Je suis prêt.

D'AUMALE.

O mon père ! arrêtez, laissez-moi vous défendre.
Je braverai ce peuple indigne de m'entendre.

S'il faut qu'il cherche encore un triomphe sanglant,
Laissez-moi le calmer en me sacrifiant.

LE MARÉCHAL.

Eh ! quels droits avez-vous, quand c'est moi qu'on appelle ?
Pourquoi vous emparer d'une mort aussi belle ?
Que cette mort couronne ainsi mes cheveux blancs,
C'est un beau privilège acquis à mes vieux ans.

D'AUMALE.

Non, vous serez encore utile à la patrie.
Gardez que plus long-tems elle ne soit flétrie ;
Ce trépas qui vous offre un triomphe immortel,
Couvrirait mon pays d'un opprobre éternel. (13)

LE MARÉCHAL.

Ah! ne défendez plus, d'une ardeur généreuse,
Les restes d'une vie à présent malheureuse.
Qu'on me laisse l'honneur de rejoindre mon roi !
Oui, je crois qu'il m'attend et compte encor sur moi.

D'AUMALE.

A la mort ? je vous suis.

Mme. DE SANCERRE, [*les arrêtant.*]

Nous irons tous ensemble. (14)

D'AUMALE.

Dieu !

Mme. DE SANCERRE.

Qu'un même trépas en ce jour nous rassemble ;
Ne nous séparons point au milieu des dangers ;
Serons-nous, en mourant, l'un à l'autre étrangers ?

D'AUMALE.

Vous ; perdre sans regret la vie à son aurore ?
Vivez ; tant de beaux jours vous sont promis encore !

M^me^. DE SANCERRE.

Non, je suis digne au moins de mourir avec vous.

LE MARÉCHAL.

Ainsi vous croyez être aussi calme que nous?

M^me^. DE SANCERRE.

Nous saurons mieux mourir soutenus l'un par l'autre, (15)
Et mon courage alors peut égaler le vôtre.

DUPRAT.

Un si beau dévoûment doit vous en préserver.
Ah! je cours devant vous. Puissé-je vous sauver!

LE PEUPLE [*en-dehors*]

Guise.

DUPRAT.

Quels nouveaux cris?

LE PEUPLE.

Guise.

M^me^. DE SANCERRE.

O ciel!

LE PEUPLE.

Guise, arrête.

D'AUMALE.

Que veut-on de mon fils?

SCÈNE VI.

LE MARÉCHAL, D'AUMALE, M.^me^ DE SANCERRE, GUISE.

GUISE.

On demande ma tête.

Vas leur parler, Duprat. Calme-les, si tu peux;
Je t'en promets le prix dans des jours plus heureux.

[*Duprat sort.*]

Oui, j'espère toujours et j'ose encor promettre.
C'est en me proscrivant qu'on m'élève peut-être.

D'AUMALE.

Eh quoi! tant de fureur qui trouble les esprits,
Ton roi mort, tes amis massacrés ou proscrits,
Toi-même, chef d'un jour, que déjà l'on accuse,
Menacé, poursuivi, rien ne te désabuse!

GUISE.

Eh! n'est-il pas heureux que je sois menacé,
Que je sois sans pouvoir quand le sang est versé,
Quand des séditieux, libres dans leur furie,
Couvrent leurs attentats du nom de la patrie?
Ne suis-je pas heureux qu'ils soient commis sans moi?

D'AUMALE.

Sans toi? ne t'es-tu pas armé contre ton roi;
Factieux et rebelle?

GUISE.

Oui, j'en conviens, mon père;
Mais on ne fait jamais une justice entière.
Après des chefs sans gloire ou d'indignes guerriers,
Verra-t-on mes erreurs couvertes de lauriers?
On me rendra l'armée à laquelle on m'arrache;
Des lauriers aux Français semblent toujours sans tache.

M.me DE SANCERRE.

Hélas! il est donc vrai que, trompé par ses vœux,
On cherche les succès qui rendent malheureux!
Faut-il voir un guerrier, pour s'avilir lui-même,
Usurper sans effroi la puissance suprême;

Et lorsque de lauriers son front noble est couvert,
Se livrer, plein d'orgueil, au crime qui le perd!

GUISE.

Ah! craignez d'ajouter aux discordes publiques
Les efforts impuissans des préjugés antiques.
Les tems seuls font les mœurs, et changent en vertus
Des sentimens hardis, trop long-tems combattus.
L'illustre ambition qui rampait sous les trônes,
Lève aujourd'hui sa tête au niveau des couronnes.
Les plus audacieux seront les plus puissans.
Laissons régner un jour ces ignobles tyrans,
Qui du peuple sans cesse excitant l'insolence,
Pensent à leur profit gouverner la licence.
Le trône est abattu, les autels vont tomber,
L'Etat doit tout entier sous leurs coups succomber;
Et demain, s'il renaît une ombre de justice,
On se réunira sous la main protectrice,
Qui, du peuple calmé rappelant les vertus,
Lui rendra ses soutiens dans le trouble abattus.

M.me DE SANCERRE.

Oui, nous célébrerons, au loin, dans nos provinces,
Celui qui, dans nos bras ramènera nos princes;
De la patrie heureuse il sera le héros.

SCÈNE VII.

Mme. DE SANCERRE, LE MARÉCHAL, D'AUMALE, GUISE, DUPRAT.

DUPRAT.

Le peuple te rappelle à des exploits nouveaux,
Viens, Guise.

M.me DE SANCERRE.

Ciel !

D'AUMALE.

Mon fils !

DUPRAT.

L'opinion mobile
A de grands changemens se montre encore facile.
Tous brûlent de servir un chef audacieux.
Déjà même on se dit, on répète en tous lieux :
« Les Rois ont trop long-tems ébloui le vulgaire.
» Offrons le diadême au guerrier téméraire.
» Que le trône des rois s'abaisse devant lui,
» Quand son bras indomptable en reste seul l'appui !
» Imprimons sur son front la majesté sacrée,
» Que l'auguste victoire a déjà consacrée. »

GUISE.

Que disent-ils encor ? Croit-on qu'un dieu vengeur
Ait levé sur la France un glaive destructeur ?

DUPRAT.

On ne croit plus au dieu que l'on encense à Rome.
Mais tous parlent déjà de rendre un culte à l'homme ;
Et Dieu, comme un proscrit, doit être rappelé
Aux autels profanés dont ils l'ont exilé. (16)

GUISE.

Viens-donc, j'ose former cette haute entreprise
D'enchaîner, sous mon joug, et l'Etat et l'Eglise.
Que la race des rois rentre dans le néant,
Que le pape me serve et m'élève en tremblant ;
Et que la sainte hostie, à l'autel consacrée,
Grave le doigt de dieu sur ma tête sacrée.
Que je sois chef, consul, prince, empereur et roi,
Et que l'Europe entière obéisse à ma loi.

LE MARÉCHAL.

C'est prêter trop long-tems l'oreille à des blasphêmes.
Misérable ! toi, prince ? ah ! sous les diadêmes,

Tu ne seras jamais qu'un soldat factieux.
Mais es-tu fier déjà d'un pouvoir odieux?
Ah! si tu méconnais la haute providence,
Aveugle sous sa main qui porte ta puissance;
Ingrat sous son appui qui t'élève sur tous,
Tu la reconnaîtras en tombant sous ses coups.
Eh! quand tu régnerais dans ce monde éphémère,
Je dois d'un dieu vengeur t'annoncer la colère,
Et marquer sur ton front, d'un doigt ensanglanté,
Le sceau des criminels de l'immortalité.
Triomphe, et que je meure! étonne tes complices,
Moi, je verrai du ciel préparer tes supplices.
Puisqu'au sommet du trône, à ton tour, tu mourras,
Ma malédiction va t'attendre au trépas.
Lorsque l'ambitieux en frémissant succombe,
Elle va près de lui se placer dans la tombe;
Et lorsque devant Dieu les hommes renaîtront,
Il faut qu'en traits de sang elle soit sur ton front;
Que ces morts qui soudain reverront la lumière,
Que tes complices même, agitant leur poussière,
Retombent effrayés du courroux paternel
Qui luira sur ta tête aux pieds de l'éternel!

GUISE.

Qu'il brille donc soudain! Ose, en tes vœux funestes,
Allumer les éclairs des vengeances célestes.
Ton fils, marqué déjà du sceau de ton courroux,
Se livre à ses destins dont il brave les coups.

M.me DE SANCERRE. [*Guise sort avec Duprat.*]

D'Aumale, soutenez ma force qui chancelle.

LE MARÉCHAL.

Dieu! confions la France à ta main paternelle!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

NOTES DU QUATRIÈME ACTE.

(1) Mon roi m'a fait long-temps partager sa puissance.

C'est M. de Malesherbes qui a écrit : « J'ai été appelé deux fois au conseil de celui qui fut mon maître, dans le tems que cette fonction était ambitionnée par tout le monde ; je lui dois le même service, aujourd'hui que c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. »

(2) Lui, qui serait puissant, s'il ne l'eût épargné.

Louis XVI écrivait à M. de Malesherbes : » Je subirai le sort de Charles I.er, et mon sang coulera pour me punir de n'en avoir jamais versé. »

(3) Il ne sait qu'entreprendre et ne sait pas fonder.

On a démontré dans un ouvrage intitulé : Les pensées d'un Français en 1814, que toutes les entreprises de Bonaparte avaient échoué ; l'expédition d'Egypte, celle de St.-Domingue, celle d'Espagne, ainsi que le projet de réunir l'Europe à la France, qui s'étendait déjà de Rome à Hambourg ; celui de conquérir l'Angleterre, avec des bateaux plats, et celui de ce blocus continental, dont les conséquences ont été la création d'un ministère de commerce, la formation de tribunaux de douanes, la vente des licences qui a produit la disette de 1812, et le sirop de raisin, et le sucre de betteraves, et le pastel. Voilà bien des choses commencées, mais rien de fini, rien de fondé.

(4) La conscience calme et regardant les cieux.

Ce passage rappelle la prise de la Bastille et la mort de M. Delaunay ; les meurtres de MM. Foulon, de Berthier, de Flechelles, le 10 août, le massacre des prisonniers d'Orléans, et celui des prisons, le 2 septembre.

(5) Ils règnent par l'effroi qui les suit en tous lieux.

On écrivait alors : « L'explosion de la mine, l'activité dévorante de la flamme, peuvent seules exprimer la toute-puissance du peuple. »

« Sainte Guillotine est dans la plus brillante activité, et la bienfai-

sante terreur produit, d'une manière miraculeuse, ce qu'on ne devait espérer d'un siècle au moins par la raison et la philosophie. »

Legouvé a dit :

La peur régnait partout; plus de cœurs, plus d'ami;
Le Français du Français paraissait l'ennemi;
Chacun savait mourir, nul ne savait défendre.

(6) Il ne fuit point la mort lorsque son frère expire.

Voici un autre exemple mémorable :

Le maréchal de Mouchy fut conduit au Luxembourg; sa femme s'y rend : puisque mon mari est arrêté, dit-elle, je le suis aussi. Il est traduit au tribunal révolutionnaire; elle dit à l'accusateur public : puisque mon mari est mandé, je le suis aussi. Enfin il reçoit son arrêt de mort; elle monte avec lui dans la charette, et dit au bourreau : puisque mon mari est condamné, je le suis aussi. On les exécuta ensemble.

(7) Sa vertu s'embellit de tous ses sacrifices.

Legouvé assure ce fait de Mademoiselle de Sombreuil : « Un des meurtriers, dit-il, mit à la délivrance de son père la condition qu'elle boirait un verre de sang. L'amour filial lui donna la force de céder à cette horrible proposition. » Il trace ensuite des peintures plus fortes et ajoute : « Je crois que rien ne mérite plus le nom de vertu, que ce sacrifice de la vertu même. »

(8) Celles qui soulageaient l'indigent délaissé.

On se rappelle ces vers charmans de Legouvé :

Là, des femmes portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs :
Plus d'une apprit long-temps, dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre;
Et vers l'infortuné, s'élançant des autels,
Fut l'esclave d'un dieu pour servir les mortels.
O touchante pitié! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,
Surmontant les dégoûts des plus pénibles soins,
De mille êtres souffrans préviennent les besoins;
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit, témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit, dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.

De l'humanité même elles semblent l'image,
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent, avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

(9) Que les fruits sont à tous et la terre à personne.

C'est Rousseau qui l'a dit, et qui a déclaré qu'il regardait l'inégalité comme un désordre accidentel, ouvrage de l'homme dépravé par la société et la civilisation. Julien, essayant d'appliquer la pratique à la théorie, disait, en 1793 : « Il est temps que les sans-culottes dominent, puisqu'ils sont la majorité sur la terre. »

(1) Deshéritant les saints, protecteurs de nos fastes.

Fabre d'Eglantine est l'auteur de ce calendrier, où les noms des animaux et des légumes étaient indiqués pour noms de baptême.

On a aussi adopté les noms des hommes célèbres de cette révolution. On demandait à Robespierre, l'honneur de donner son nom à un fils : « Ce nom si cher à la patrie, qui est et sera en vénération dans tous les siècles présens et futurs. » Un autre, plus vrai, sans s'en douter, lui écrivait : « La Nature vient de me donner un fils, j'ai osé le charger du poids de ton nom. »

(11) Ah! tous ces factieux se détruiront eux-mêmes.

Un plaisant montrait, sur le Pont-Royal, ce qu'il nommait la lanterne magique de la république française. On y voyait Marat, Camille-des-Moulins, Danton, Hébert et Robespierre, passant tour-à-tour. Qu'y a-t-il de plus vrai?

(12) Et sa victoire, hélas! animant ses soldats.

Ce sont les victoires de nos armées qui ont fait durer la révolution, et elles devinrent plus ardentes, lorsque l'on donna fréquemment des grades et des décorations. Ce qui est assez curieux, c'est de retrouver que l'ordre de la légion d'honneur avait été proposé à Louis XVI, et approuvé par lui. Voici l'extrait de la lettre de ce roi, à M. de Saint-Germain :

« Vous demandez qu'il soit institué, pour les soldats et pour les bas-officiers, un ordre de Mars, dont les signes respectés seraient conférés sur le champ de bataille, aux braves jugés dignes de cet honneur. J'adopte cette idée avec joie. Le Français, naturellement passionné pour la gloire, sent des récompenses honorables. L'ordre de Mars deviendrait pour lui un puissant aiguillon pour bien faire. C'est ainsi que les Bayard, les Crillon, les Duguesclin faisaient des soldats et les conduisaient à la victoire. Donnez à votre projet de nouveaux développemens;

cherchez tous les moyens d'exciter l'émulation, de récompenser la bravoure, de faire parler l'honneur : le soldat Français mérite bien que le chef de l'Etat s'occupe de lui. »

(13) Couvrirait mon pays d'un opprobre éternel.

Les vers de Legouvé, sur la mort de M. de Sombreuil, sont admirables.

Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé ?
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé.

(14) Nous irons tous ensemble.

Tels ont été le courage et le dévouement de toutes les femmes dans la révolution: Mademoiselle de Boisbéranger, n'ayant pas été comprise dans l'acte d'accusation avec son père, sa mère et sa sœur, s'écriait, dans son désespoir : « Je suis donc condamnée à leur survivre ; nous ne mourrons pas ensemble. » Mais quand elle y fut comprise, elle fit éclater sa joie, elle embrassa ses parens, en s'écriant : nous mourrons ensemble ! » Elle se para comme pour un jour de fête, se coupa elle-même les cheveux, et pressant sa mère entre ses bras, la consola et la soutint jusques sur l'échafaud.

(15) Nous saurons mieux mourir, soutenus l'un par l'autre.

Rien n'est plus touchant que le mot de Ruth à sa mère, dans la Genèse : « Je vous suivrai par-tout où vous irez ; je demeurerai avec vous ; votre peuple sera mon peuple, et votre dieu sera mon dieu ; je mourrai où vous mourrez, et j'y serai enterrée. »

(16) Aux autels profanés dont ils l'ont exilé.

Robespierre a été regardé un moment, ainsi que Bonaparte, comme le restaurateur de la religion, parce qu'il avait rétabli, en effet, une espèce de culte. On lui disait : « l'Etre suprême, dont tu viens de prouver l'existence, veille sur tes jours. » Un autre lui écrivait : « La patrie, la nature et la divinité te doivent une triple couronne. » Un autre enfin, proposait à la convention, de placer Robespierre au ciel, à côté d'Andromède.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AUMALE, M.me DE SANCERRE.

M.me DE SANCERRE.

Guise au peuple docile impose donc ses lois.

D'AUMALE.

Oui, Guise s'est assis sur le trône des rois.

M.me DE SANCERRE.

On porte devant lui le faisceau consulaire ?

D'AUMALE.

Déjà même on le nomme empereur tutélaire. (1)

M.me DE SANCERRE.

Comment a-t-il vaincu nos fiers républicains ?

D'AUMALE.

Ils ont prêté serment les premiers dans ses mains.

M.me DE SANCERRE

Il croit donc affermir ce pouvoir éphémère ?

D'AUMALE.

Sans doute, il croit bientôt régir l'Europe entière.

M.me DE SANCERRE.

Veut-il faire oublier les vertus de Louis ?

D'AUMALE.

Son aigle conquérante a remplacé nos lys. (2)

M.me DE SANCERRE.

Ainsi la guerre encore, et toujours des allarmes !

D'AUMALE.

Déjà la ville entière est appelée aux armes.

M.me. DE SANCERRE.

Les Français indignés fléchiront sous sa loi ?

D'AUMALE.

Nos fils mourront pour Guise, en priant pour leur roi. (3)
Mais que veut Courtenay ?

SCÈNE II.

D'AUMALE, M.me DE SANCERRE, COURTENAY.

COURTENAY.

Je vous annonce Guise.
Quand notre brave armée à son ordre est soumise,
Quand le peuple tranquille à ses lois obéit,
Il veut revoir soudain les parens qu'il chérit.

M.me DE SANCERRE.

Est-on tranquille, ô dieu ! lorsque l'on craint sans cesse,
Lorsqu'on appelle au camp la nombreuse jeunesse,
Lorsque Guise, inflexible en ses projets cruels,
Nous livre à des combats qui semblent éternels.
Qui pourrait terminer cette lutte sanglante,
Quand son ambition semble toujours croissante ?
Il couvre nos remparts d'innombrables soldats :
Le père voit ses fils arrachés de ses bras ;
La mère, quand le sien avec gloire succombe,
Consacre ses vieux jours à pleurer sur sa tombe. (4)

COURTENAY.

Mais n'admirez-vous pas l'éclat de nos lauriers ?
Vous savez qu'en ce jour tant de braves guerriers,

Qui n'ont point partagé nos luttes meurtrières,
Osent avec honneur défendre nos barrières.
Guise semble toujours partout au premier rang;
Il est le plus hardi pour être le plus grand.

D'AUMALE.

Guise est plein de valeur lorsqu'elle est nécessaire;
En marchant aux combats, comme il est téméraire !
Comme il fuit sans rougir dès qu'il n'est pas vainqueur !
Superbe conquérant et lâche déserteur!

COURTENAY.

Mais admirez au moins la France toute entière,
Lorsqu'elle livre aux camps sa jeunesse guerrière;
Tant de soldats nouveaux pour la gloire ont vécu,
Et le dernier de tous ne fut jamais vaincu. (5)
Ah ! dans ces jours fameux, la patrie illustrée,
Par des chants immortels doit être célébrée.

M.me DE SANCERRE.

Eh ! qu'importe la gloire où n'est plus le repos?
Les empires souvent enfantent des héros,
Dans les convulsions des peuples en délire;
Et ces hommes fameux ne savent que détruire. (6)
Les Etats fatigués par des princes guerriers,
Perdent leur vieil éclat sous de nouveaux lauriers;
Et le héros brillant, trop ardent météore,
Couvre de ses rayons la terre qu'il dévore. (7)

D'AUMALE.

J'entends Guise. C'est lui, qui, de gardes suivi,
Semble régner en paix sur le peuple asservi.
Vous pouvez, mieux que moi, le recevoir, Madame.

M.me DE SANCERRE.

Moi ! que je sois témoin de l'orgueil qui l'enflamme !

D'AUMALE.

C'est vous qu'il cherche ici, daignez l'entretenir;
C'est à vous maintenant, Madame, à le punir.

M.me DE SANCERRE. (*D'Aumale sort*).

Dieu! prépare mon cœur à des douleurs cruelles;
Je crains qu'en ce moment il soit vaincu par elles.
Si Guise est plein d'orgueil, j'aurai quelque fierté;
Mais je crains qu'il se plaigne et qu'il soit écouté.

SCÈNE III.

M.me DE SANCERRE, GUISE.

GUISE.

Ciel!

[*à Courtenay.*] Sortez.

[*à* M.me *de Sancerre.*] Je vous cherche, et je vous vois encore!
Et je viens vous prier, quand c'est moi qu'on implore!
Ah! ne condamnez pas le destin qui me sert,
Pardonnez aux lauriers dont sa main m'a couvert;
Combien je bénirai les dons de la fortune,
Si vous souffrez qu'un jour elle vous soit commune!

M.me DE SANCERRE.

Guise, je vous l'ai dit: nous sommes séparés.
Mais si de tant d'honneurs vos sens sont enivrés,
Tant que l'ambition tient votre âme asservie,
Jouissez des succès dont elle est assouvie,
Recueillez tout le fruit de vos coupables vœux.
Vous pouvez sur le trône être un moment heureux.

GUISE.

Comment pourrais-je en paix jouir du rang suprême,
Puisque au sein des grandeurs je sens que je vous aime?

Tant que l'ambition m'a montré devant moi
Des obstacles à vaincre et mille objets d'effroi,
Comme j'ai marché fier de victoire en victoire !
Maintenant, satisfait de l'éclat de ma gloire,
Moi, qui n'avais jadis, par vous même charmé,
Que faiblement senti le besoin d'être aimé,
Quand j'ai toute assouvi cette ambition folle,
Quand je suis sur le trône, il faut qu'on me console.
Tel agit sur nos cœurs un pouvoir odieux:
Quand je voulais aimer, je fus ambitieux;
Et telle est d'un vengeur la puissance suprême :
J'ai tout conquis, je règne; eh bien! il faut que j'aime !

M.me DE SANCERRE.

Et moi, qui vous aimais du plus sincère amour,
Moi, qui vous aimerai jusqu'à mon dernier jour,
C'est moi, pour vous punir, que le sort a choisie,
Moi, qui dois au malheur consacrer votre vie !
Oui, puisque vous m'aimez, vous êtes condamné.
L'audace, loin de nous, vous a trop entraîné,
Et maintenant, flétri par votre renommée,
Vous, maître de l'Etat, du peuple et de l'armée,
Vous me semblez, hélas ! trop indigne de moi,
Vous, qui dans l'indigence auriez reçu ma foi,
Vous, dont j'eusse aimé tant à consoler les peines !

GUISE.

M'abandonnerez-vous en butte à tant de haines,
Quand vous me verrez seul dévorer lentement
Du pouvoir absolu le long isolement?
Ce n'est pas à moi seul que vous seriez utile.
Vous ferez de mon trône un tutélaire asile,
Où tant de malheureux, recueillant vos bienfaits,
Chanteront à vos pieds l'hymne pur de la paix.
On vous verra, soignant leur obscure existence,
Sous le manteau des rois cacher leur indigence !

M.me DE SANCERRE.

Eh bien, si la pitié, Guise, ou si mon amour
Me forçait à vos vœux de consentir un jour,
Serais-je au premier rang sans terreur élevée ?
Quelle honte bientôt me serait réservée ?
Dès que votre pouvoir semblerait s'affermir,
Vous pourriez me chasser du trône, sans frémir ;
Vous croiriez, épousant une illustre étrangère,
Affermir à jamais ce pouvoir éphémère. (8)

GUISE.

Moi ! que j'ose envers vous être coupable un jour !

M.me DE SANCERRE.

Vous promettrez cent fois le plus fidèle amour,
Et m'abandonnerez !

GUISE.

Eh quoi ! ne puis-je encore
Reprendre en votre cœur l'estime que j'implore ?

M.me DE SANCERRE.

Ah ! Guise l'obtiendra s'il veut la regretter,
S'il ose se montrer prêt à la mériter !

GUISE.

Quoique l'ambition tourmente encor ma vie,
C'est à vous que je veux qu'elle soit asservie ;
Ordonnez : je suis prêt à recevoir vos lois.

M.me DE SANCERRE.

Descendez donc du trône, et rappelez nos rois.

GUISE.

Dieu !

M.me DE SANCERRE.

Voyez que le ciel, soigneux de votre gloire,
Confie à votre cœur la plus belle victoire.

Vous pouvez, d'une main, calmer les factions,
De l'autre, relever le trône des Bourbons;
Jamais un plus beau sort ne s'offrit au grand homme;
C'est plus que de règner sur la France et sur Rome.
Vous serez illustré par nos peuples heureux;
En relevant les rois, vous serez plus grand qu'eux.

GUISE.

Que j'abandonne un sceptre acquis dans les batailles!
Qu'à des princes proscrits je livre ces murailles,
Et ce peuple, qu'enfin j'ai soumis à mes lois!

M.me DE SANCERRE.

Ah! nous donner la paix est le plus beau des droits!
Mais sans vous rappeler la bonté de nos princes,
Et cet antique amour qu'ont pour eux nos provinces,
Croyez-vous qu'un guerrier, fier d'un trône usurpé,
Règne long-tems en paix sur le peuple trompé?
Bientôt des rois proscrits renaîtront les fantômes.
Maître d'un vaste Etat, convoitant vingt royaumes,
Il voit ses alliés trembler tous sur ses pas,
Mais peut-être, la crainte armant bientôt leurs bras,
Ils voudront mettre un terme à son audace extrême:
L'avide ambition se dévore elle-même.

GUISE.

Je mettrais, plein d'orgueil, vingt sceptres à vos pieds,
Sans craindre que mes jours leur soient sacrifiés.
La suprême grandeur me paraîtrait flétrie,
Si je la cédais même au dieu de la patrie.
Et l'on veut m'effrayer des fantômes des rois!
Eh! si je descendais du trône à votre voix,
On me croirait tremblant des dangers qu'il entraîne;
Trop faible pour régir la grandeur souveraine,
Je n'aurais que l'honneur d'avoir su vous aimer,
Et jamais un guerrier ne voudrait m'estimer.

M.me DE SANCERRE.

Souillez donc sur le trône une illustre mémoire.

GUISE.

Non, je veux y briller d'une nouvelle gloire.

M.me DE SANCERRE.

Vous!

GUISE.

J'y suis monté seul.

M.me DE SANCERRE.

Seul, Cromwel y parvint.

GUISE.

Je soumettrai l'Europe.

M.me DE SANCERRE.

Ainsi que Charles-Quint.

GUISE.

Je serai conquérant!

M.me DE SANCERRE.

Comme Attila, peut-être!

GUISE.

Déjà mille héros se forment sous leur maître,
Déjà semblent pressés les rangs de nos guerriers,
Déjà leurs nobles fronts se couvrent de lauriers.
Je dépouille l'Etat de sa brave jeunesse,
A de nouveaux combats je la livre sans cesse,
Et je prétends armer, contre mes ennemis,
Jusqu'au dernier de ceux qui me seront soumis.
Voilà ce qu'à vos rois je vous permets d'apprendre.

M.me DE SANCERRE.

Non, Guise, de vos soins ils doivent plus attendre.
C'est vous qui leur rendrez ce peuple généreux,
Quand il aura sous vous été trop malheureux;

C'est vous qui, par le sort élevé sur la cime,
A travers les succès irez chercher l'abîme;
C'est vous qui flétrirez vous-même vos lauriers,
Et qui, n'écoutant plus vos fidèles guerriers,
Tomberez écrasé par une immense armée,
Qu'à votre voix la paix eût vingt fois désarmée. (9)
Allez donc l'affronter pour la dernière fois :
Tombez, ambitieux : Dieu protège les rois. (10)

SCÈNE IV.

M.me DE SANCERRE, GUISE, COURTENAY.

COURTENAY.

Prince, les ennemis menacent nos murailles.
Ceux qui, par nos soldats vaincus dans les batailles,
Auraient dû craindre enfin de braver le danger,
Sur nos propres remparts osent nous assiéger.
Lorraine, au premier rang, enflamme leur courage,
Et se montrant si fier d'un premier avantage,
Porte dans tous les cœurs et l'audace et l'espoir.
On dit qu'au milieu d'eux un prince se fait voir,
Et que de ses amis l'escorte peu nombreuse,
Qui de son dévouement doit être glorieuse,
Relève avec orgueil la bannière des lys,
Et marche en invoquant Henry quatre et Louis.

GUISE.

Courez-tous; proclamez nos dangers, nos alarmes;
Que tous les citoyens soient appelés aux armes.
Que leurs princes, leur roi, leur semblent ennemis;
Qu'ils pensent en moi seul défendre leur pays.

Hâtez-vous d'enflammer et d'aigrir les courages,
Peignez tant de guerriers en barbares sauvages,
Armez contre eux l'effroi des femmes, des enfans,
Lancez des assassins sur leurs soldats errans. (11)
Ils me verront partout diriger vos batailles,
Ils me verront toujours veiller sur vos murailles,
Et tant que je vivrai, craignez peu leur courroux,
Ce n'est que sur mon corps qu'ils iront jusqu'à vous. (12)

SCÈNE V.

M.me DE SANCERRE.

Eclatez, sentimens d'amour et d'allégresse!
Enflammez tous les cœurs d'espérance et d'ivresse!
Eclatez, sentimens de nos vieux chevaliers!
Patrie, autour des rois assemble tes guerriers!
Quand tout Français se lie à ce jour de justice,
Nul n'offre à tes autels un plus grand sacrifice;
Seule, je vais gémir lorsque tout renaîtra,
Seule, je m'éteindrai, lorsque tout fleurira;
Je t'immole mon cœur, mon amour et ma vie.
Oublions à quels maux je me sens asservie,
Joignons l'hymne de paix au cantique des rois;
Célébrons mon pays pour la dernière fois!
O France! en tes beaux jours si riche et si fleurie!
France, où tant de héros sont chers à la patrie!
Ah! jamais l'étranger ne vit un de tes fils
Qui n'ait, absent de toi, regretté son pays!
Et pour les reines même, une illustre alliance,
Un trône ne vaut pas ce beau pays de France!

SCÈNE VI.

M.me DE SANCERRE, D'AUMALE.

D'AUMALE.

Ne craignez plus, Madame ; un espoir consolant
Nous montre à tous les yeux le bonheur renaissant.
Déjà le peuple même, au pied de ses murailles,
Par un sage traité termine les batailles.
Il retrouve son roi, rappelle ses amis ;
Au dieu de la patrie enfin tout est soumis.
Guise seul, menaçant cette ville alarmée,
Amène sous ses murs les débris de l'armée ;
Seul il combat encor, seul il ose insulter
Des milliers d'ennemis qu'il ne peut plus compter ;
Et lorsque contre lui le peuple entier se lève,
Croit que sur les dangers son trône encor s'élève.

M.me DE SANCERRE.

Mais Guise vers ces lieux pourrait porter ses pas,
Ils sont les seuls peut-être ouverts à ses soldats.

D'AUMALE.

Madame, entre nos rangs venez sous ces portiques ;
Il faut veiller encore aux discordes publiques.
La patrie en courroux arme enfin tous ses fils,
Et ces derniers combats délivrent mon pays. (13)

M.me DE SANCERRE.

Dieu ! qu'entends-je ? quel bruit !

D'AUMALE.

N'éprouvez point d'alarmes ;
On combat pour le roi, Dieu bénira nos armes.

SCÈNE VII.

GUISE, LORRAINE, COURTENAY : quelques soldats de Guise, un grand nombre de royalistes.

GUISE.

Ah ! c'est trop reculer devant des ennemis,
Mourons-là.

LORRAINE.

Guise, arrête, et sois enfin soumis.

GUISE.

Jamais!

LORRAINE.

Rends-toi.

GUISE.

Jamais. Craignez-vous cette épée ?
Du sang de vos guerriers elle est encor trempée.

LORRAINE.

Oh ! nous mettrons enfin un terme à tes fureurs.

GUISE.

Eh bien ! que la patrie excite ses vengeurs !

LORRAINE.

Oui, ses fils sont unis dans cette ligue sainte,
Ils sont prêts à frapper.

GUISE.

Je les attends sans crainte.

LORRAINE.

Crois-tu donc échapper à leur juste courroux ?

GUISE.

Et crois-tu me forcer à trembler sous leurs coups ?
Viens m'attaquer toi-même, ose illustrer ta haine.

LORRAINE.

Eh ! me combattrais-tu ?

GUISE.

Tu prétends qu'on m'enchaîne ?

LORRAINE.

Veux-tu percer mon sein ?

GUISE.

Tu veux m'assassiner ?

LORRAINE.

Moi ! qui, seul, oserai ne pas t'abandonner !
Il est vrai qu'à mon roi je te force à te rendre ; (14)
Mais du peuple irrité je saurai te défendre ;
Je te préserverai du bras d'un assassin ;
C'est ici qu'on m'a vu te presser sur mon sein,
Je me souviens qu'ici je te nommais mon frère.

GUISE.

Cruel ! ainsi tu veux, pour ma honte dernière,
Me refusant ici le trépas des guerriers,
Me livrer à la mort des plus vils meurtriers !
Tu veux, suivant les lois, tourmenter ta victime,
Cours donc, fais préparer l'échafaud légitime.

LORRAINE.

Ah ! sans doute les lois puniront tes forfaits.
Puisse-t-on accorder à nos tristes souhaits,
Que d'un honteux trépas on préserve ta tête ?

GUISE.

Veux-tu donc annoblir le sort que l'on m'apprête ?
Insensé, sache au moins que notre honneur dépend
Du cœur seul que l'on perce, et non du fer qu'on prend.
Ah ! ne me parles point de clémence et de grâce,
Vous tenteriez envain de souiller mon audace ;
Lorsque j'ai tant osé, je dois savoir périr,
Et l'échafaud m'attend : je suis prêt à mourir.

Je braverai son glaive aussi bien que le vôtre ;
Pourquoi craindrais-je enfin cette mort plus qu'une autre ?
Tiens, voilà mon épée.

(*Il jette son épée aux pieds de Lorraine*).

SCÈNE VIII, et dernière.

GUISE, LORRAINE, COURTENAY, le MARÉCHAL, M.me DE SANCERRE, D'AUMALE, un grand nombre de soldats.

LE MARÉCHAL.

O Français, arrêtez !
Reconnaissez enfin Dieu que vous insultez ;
Il veille encor sur vous ; ce Dieu vengeur pardonne.

D'AUMALE.

Comment ?

M.me DE SANCERRE.

Ciel !

LE MARÉCHAL.

Notre prince a repris sa couronne.
Il entre dans nos murs, sans crainte, sans soldats ;
Le peuple entier se presse au-devant de ses pas. (15)
Partout les chants d'amour, mêlés aux cris de joie,
Rendent grâces à Dieu du bonheur qu'il envoie.
Mais on ne souffre plus qu'il reste un malheureux.
Français, on vous annonce alors les derniers vœux
D'un roi qui, de sa mort arrêtant la vengeance,
Semble être dans le ciel pour veiller sur la France.
Lorsque ses bourreaux même étaient saisis d'effroi,
Il mourait en martyr, et pardonnait en roi.

C'est à Dieu qu'il remit son auguste famille ;
Et ses derniers regards lui confiaient sa fille.
Il disait à son fils : « on peut vous épargner ;
» Si vous avez jamais le malheur de régner,
» Obéissez aux lois, pour commander par elles. (16)
» Mais sachez maintenir tous vos sujets fidèles ;
» Ne cédez pas le droit de faire leur bonheur.
» Surtout ne mêlez point la haine à la douleur,
» Et jamais de ma mort ne souffrez la vengeance ;
» Songez que vous vivez, jeune roi, pour la France ».
Aussi le nouveau prince, au pied du saint autel,
Se hâte d'annoncer un oubli solennel.
C'est ainsi qu'il revient dans sa ville chérie ;
C'est le premier serment qu'il fait à la patrie.

M.me DE SANCERRE.

O mon pays ! Français, vous serez donc heureux !

LORRAINE.

Il est digne de nous cet oubli généreux !

GUISE.

Moi, j'en suis excepté sans doute, et je veux l'être.
Dites : quel est mon sort ?

M.me DE SANCERRE.

Et moi, puis-je connaître.....

LE MARÉCHAL. (*Une femme présentant un voile noir*).

Voici le voile saint que vous me demandiez,
J'obéis à vos vœux.

M.me DE SANCERRE (*ayant pris le voile*).

Dieu ! je tombe à tes pieds !
J'embrasse, en suppliant, l'autel de la clémence ;
Je vais rendre à mon cœur la paix ou le silence. (17)

LE MARÉCHAL (*à Guise*).

Vous, Guise, on vous assure un asile lointain.....(18)

GUISE.

Un asile où l'on pense enchaîner mon destin !
Où j'irai sans éclat, sans puissance et sans gloire !
Où, de mes vains projets fatiguant ma mémoire,
Je dois en consumer l'importun souvenir,
Sans rien apercevoir au loin dans l'avenir !
Enfin où chaque jour, dans le silence extrême,
Mon cœur doit lentement se dévorer lui-même !
Là, je dois être oisif, tranquille, seul, en paix,
Quand mon ambition ne s'usera jamais !
C'est là qu'apparaîtront des fantômes peut-être,
Les uns surpris d'oser envisager leur maître,
Quand d'autres, insultant mon nom qu'ils ont souillé,
Lèvent presque la main sur mon front dépouillé ! (19)
Et plus loin, ces guerriers, abattus sous le trône,
Me montrent dans l'espace, errans sous ma couronne,
La mère gémissant, et le vieux père en deuil,
Et l'épouse à genoux pleurant sur un cercueil.
Là des spectres sanglans, près du dieu de la guerre,
Et là des princes morts, se levant de la terre !
Quel mélange confus de cris, de sang, d'effroi !
Quelle immortalité s'élève autour de moi ! (20)

LE MARÉCHAL.

O Français ! tant d'horreur absout notre clémence ;
Et nous leur pardonnons ce que la conscience
Ne leur pardonne point. Tel est le châtiment :
Ils portent dans le cœur leur juge et leur tourment.

FIN.

NOTES DU CINQUIÈME ACTE.

(1) Déjà même on le nomme empereur tutélaire.

On a vu, de nos jours, ce qui avait eu lieu sous Cromwel. Il n'osa prendre le titre de roi, même en ayant usurpé la puissance; il en eût le désir; mais il consulta Whiteloke, qui lui répondit : « Gardez-vous en bien; si vous proposez de rendre un roi aux Anglais, ils trouveront que la couronne sera mieux placée sur la tête de Charles Stuart, que su la vôtre. »

(2) Son aigle conquérante a remplacé nos lys.

Il est assez extraordinaire que, dans la révolution, en 1794, une conspiration ayant été faite pour sauver Louis XVII, on se soit donné, pour récompense, une décoration attachée à un ruban blanc, et sur laquelle était un *aigle renversé*, avec ces mots autour : A bas l'anarchie, vive Louis XVII !

(3) Nos fils mourront pour Guise en priant pour leur roi.

Souvenons-nous de ce beau mot de la proclamation du conseil général de Paris, rédigée par M. Bellart : « Qui de nous n'a perdu un fils, un frère, des parens, des amis? Pour qui tous ces braves sont-ils morts? pour lui seul, et non pour le pays. »

(4) Consacre ses vieux jours à pleurer sur sa tombe.

Il y a dans le messie de Klopstock :

« Le jour des calamités et des gémissemens approche, ce jour sinistre où la fiancée, en se tordant les mains et frappant sa poitrine, gémira sur la mort de l'époux qui lui était destiné; ce jour où la mère inconsolable, qui vient de voir périr tous ses enfans, maudit l'instant où elle les conçut, l'instant où elle-même vint à la lumière; ce jour où les fossoyeurs, les yeux creux et sombres, marcheront sur des monceaux de cadavres. »

(5) Et le dernier de tous ne fut jamais vaincu.

C'est le mot de parti que l'on répète souvent, et la proclamation du Golfe Juan commençait ainsi : « Soldats, nous n'avons pas été vaincus. »

(6) Et ces hommes fameux ne savent que détruire.

Murat rendait bien justice à Bonaparte, lorsqu'il disait, dans sa proclamation de 1814 :

« Soldats, il n'y a plus que deux bannières en Europe ; sur l'une, vous lirez : religion, morale, justice, modération, lois, paix et bonheur ; sur l'autre, persécution, artifice, violence, tyrannie, guerre et deuil dans toutes les familles ; choisissez. »

(7) Couvre de ses rayons la terre qu'il dévore.

Louis XVI écrivait à l'instituteur de son fils : « Parlez-lui souvent de ses ayeux, et offrez-lui pour modèle de conduite, Louis IX, prince religieux, avec des mœurs et de la vérité ; Louis XII, qui ne veut point punir les conjurés du duc d'Orléans, et qui reçoit des Français, le titre de père du peuple : le grand Henri, qui nourrit la ville de Paris, qui l'outrage et lui fait la guerre ; Louis XIV, non quand il donne des lois à l'Europe ; mais lorsqu'il pacifie l'Univers, et qu'il est le protecteur des talens, des sciences et des beaux arts. »

Ce prince ajoute : « Ce n'est point des exploits d'Alexandre et de Charles XII qu'il faut entretenir votre élève : ces princes sont des météores qui ont dévasté la terre. »

(8) Affermir à jamais ce pouvoir éphémère.

L'archiduc Charles disait qu'il était pénétré du doux pressentiment que cette alliance effacerait jusqu'à l'arrière pensée des dissentions politiques, réparerait les maux de la guerre et préparerait un avenir heureux à deux nations faites pour s'estimer.

(9) Qu'à votre voix la paix eût vingt fois désarmée.

On a fait dire à Bonaparte, dans un ouvrage nouveau qui lui a été attribué :

» J'avais refusé la paix qu'on m'offrait à Chatillon, parce que j'étais sur le trône de France, et qu'elle me faisait descendre trop bas. Mais je pouvais accepter celle qu'on avait accordée aux Bourbons, parce que je venais de l'île d'Elbe, et qu'on peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend. »

(10) Dieu protège les rois.

On sait que l'exergue des écus était, à cette époque :

Dieu protège la France.

Il eût été impossible d'indiquer, sur-tout dans cette scène les nom

breuses applications historiques, et elles sont assez sensibles pour être remarquées.

(11) Lancez des assassins sur leurs soldats errans.

Voici ce que contenaient alors les proclamations : « Que tous les habitans s'arment et tombent sur les soldats errans, qu'on les tue comme des bêtes sauvages, du haut des montagnes, des rochers et de derrière les buissons.... Que les enfans aillent la nuit, dans les écuries, couper les jarrêts des chevaux..... Que les femmes égorgent les soldats pendant leur sommeil..... Que chaque Français se charge de la mort d'un ennemi.

(12) Ce n'est que sur mon corps qu'ils iront jusqu'à vous.

On sait que ce sont les propres paroles adressées par Bonaparte à la garde nationale.

(13) Et ces derniers combats délivrent mon pays.

On a fait dire, avec justesse, à Bonaparte :

« J'avais abdiqué, le jour où j'avaisété battu. »

(14) Il est vrai qu'à mon roi, je te force à te rendre.

On a dit, avec raison : « L'appel de tout autre souverain sur le trône de France, n'aurait été qu'une sanction solemnelle de la révolution, c'est-à-dire, un acte insensé dans l'intérêt des souverains. »

(15) Le peuple entier se presse au-devant de ses pas.

Il y a plusieurs circonstances semblables dans l'histoire de France, entr'autres, lorsque Philippe revint, après la déroute d'Othon : « Le roi revint en France; son retour fut un continuel triomphe ; les chemins étaient remplis de peuple accouru pour voir ce roi victorieux. Toutes les rues des cités et des villes, par où il passa, furent richement tapissées ; on joncha toute sa route de fleurs et de branches d'arbres. »

L'auteur de madame de Maintenon, peinte par elle-même, semble avoir peint d'avance ce qui s'est passé en 1814 : « Le peuple en foule, l'environna (Louis XIV) de ses acclamations et de son amour ; tous voulaient le voir ; tous se pressaient autour de lui, versant des larmes de joie et jetant des cris de reconnaissance vers le ciel, qui le leur avait rendu. »

L'auteur ajoute, pour une autre époque, quand Louis XVI revint à Paris : « Je vous ai connus, transports d'un peuple entier, je vous ai entendus, cris d'espérance et d'amour, partant de mille voix émues par un même sentiment, pour aller chercher, attendrir et remplir d'une félicité sans bornes, l'arbitre de nos destinées. O puissance céleste! il me semblait que, dans ce moment, vous aviez abandonné

aux mortels le droit de donner cette récompense sans mesure, que vous réservez à la vertu dans le ciel. Aussi, Louis, pressé par la foule du peuple, ému par les transports de son amour, fit-il écarter sa garde, et ne voulût-il être accompagné, en sortant de Notre-Dame, que par ce bon peuple qui ne cessait de bénir le ciel de lui avoir rendu son roi. »

(16) Obéissez aux lois pour commander par elles.

Voilà vraiment en quoi consiste ce gouvernement constitutionnel. C'est alors que, comme l'a dit Louis XVI: « Un roi qui règne par la justice a tous les gens de bien pour ministres. »

(17) Je vais rendre à mon cœur la paix ou le silence.

C'est être doublement malheureux que d'avoir à rougir de sa douleur. « Souvent, (suivant l'expression ingénieuse de M. Suard), ce qui manque à la douleur est plus pénible encore que ce qui la cause. »

(16) Vous, Guise, on vous assure un asile lointain.

La véritable cause de l'ostracisme est rappelée dans ces mots de Cicéron à Catilina : « Eloigne-toi et affranchis-moi des terreurs que tu me causes, afin que je ne sois point opprimé, si elles sont fondées, ou que je cesse enfin de craindre, quand même elles seraient chimériques. »

(19) Lèvent presque la main sur mon front dépouillé!

Fouché dit, dans sa lettre à Wellington : « Qui ne chercha pas que Napoléon daignât jetter sur lui un regard favorable ? Ceux qui se prosternèrent devant lui, dans la poussière, sont ceux qui le reconnaissent le moins. »

(20) Quelle immortalité s'élève autour de moi?

Il n'est rien de plus sublime dans Klopstock, que cette peinture du jeune Geymar qui erre dans les enfers, et qui s'écrie avec désespoir : « Où est donc ce gouffre d'oubli où je devais tomber ? »

FIN.